

Mélissa Mokrycki

Mémoire Master 1 LIJE 2011-2012,

Soutenu à l'Université du Maine le 25/09/12

Sous la direction de Nathalie Prince

Alice :
étude du mythe comme processus de reprise
dans des textes graves de littérature adulte.



Je tiens à remercier Nathalie Prince pour l'enthousiasme avec lequel elle a accepté ce projet de mémoire, ainsi que pour la confiance qu'elle m'a accordée.

Je remercie également mes deux amies, Anathaël et Camille, pour leurs conseils avisés, et leur soutien, tout au long de cette année.

Introduction

Il était une fois...

Une petite fille de cent cinquante ans. En effet, nous fêtons cette année le cent cinquante et unième anniversaire de la naissance d’Alice, le personnage de Lewis Carroll. L’invention de cette jeune fille le 4 Juillet 1862, a profondément marqué la littérature pour la jeunesse, libérée de toute pédagogie, mais aussi la littérature tout court. Aujourd’hui, elle continue de vivre encore à travers tous les arts, dépassant le simple champ du littéraire, se faufilant dans chaque foyer, tantôt sous la forme d’un jeu de cartes, d’une boîte à biscuits, ou encore sous les traits d’un tableau.

De nombreuses études ont été faites et bien faites sur l’étude du personnage et de son créateur. Le but de ce mémoire n’est donc pas de fournir une analyse détaillée de l’œuvre Carrollienne, mais plutôt de voir comment Alice se réinvente dans la littérature moderne, et notamment, dans des textes graves destinés aux adultes.

Alice est considérée comme l’archétype de la petite fille, puisqu’elle fut la première enfant-héroïne, pivot d’un récit. Elle fait donc partie de ces grands personnages de la littérature enfantine. Devenue légende, elle est aussi devenue une figure littéraire mythique. C’est pourquoi, il convient d’explicitier, dans une première partie, les origines du mythe, et ce qui le fonde. Nous verrons alors que contrairement à beaucoup d’idées reçues, le conte pour enfants de Lewis Carroll, est loin d’être merveilleux, à tous points de vue. A la fois grave et ambigu, il se prête aisément à une lecture à double niveau, ce qui explique d’ailleurs que de nombreuses réécritures aient repris ce récit, pour le transposer dans des genres bien loin du conte pour enfants.

Lydia Flem et Jean-Marie Gourio, deux auteurs francophones contemporains, se sont eux-aussi lancés dans le pari de la réécriture du célèbre conte carrollien. Mais avant de voir en détails les procédés employés pour transposer le récit initial, il est primordial de faire un point sur les relations intertextuelles en jeu dans chacun de ces romans. Pour ce faire, nous nous réfèrerons à la théorie de Gérard Genette, développée dans *Palimpsestes*, qui nous aidera à mettre en lumière les différentes formes sous lesquelles apparaît le conte, au sein de nos deux réécritures particulières.

Dans une troisième partie, nous dépasserons la simple analyse intertextuelle, afin de repérer les répétitions et les variations du mythe, à l'œuvre dans nos deux romans. Ainsi nous nous pencherons sur la construction hypertextuelle des personnages, et la réécriture des grands épisodes du conte carrollien. Puis, nous verrons comment réapparaissent les motifs constitutifs du mythe dans chacun de nos récits, et le nouveau sens qu'ils donnent alors à la fiction ainsi renouvelée.

Enfin, nous tenterons de comprendre pourquoi nos deux auteurs ont choisi de se réapproprier ce mythe. Nous relèverons alors tous les signes d'une intentionnalité marquée, comme les dédicaces ou encore les épigraphes présentes dans nos réécritures. Nous étudierons également la présence d'autres œuvres littéraires dans les récits, tentant de créer un lien entre ceux-ci et le conte de Lewis Carroll.

Table des matières

Introduction	3
Chapitre 1 Alice, figure littéraire mythique.....	7
1 La construction du mythe.....	7
1.1 Considérations théoriques	7
a) Définition d'un mythe	8
b) Du mythe littéraire à la figure mythique.....	9
1.2 Evolution historique	10
a) Un mythe subordonné à sa genèse.....	10
b) De nombreuses reprises.....	11
2 Le mythe de l'enfant sacré.....	12
2.1 Incarnation de l'innocence	12
2.2 La quête du merveilleux jardin.....	13
3 Mais un mythe sous la menace de la mort.....	15
3.1 L'égarement.....	15
a) Motif du labyrinthe	15
b) Perte d'identité	17
3.2 Un pays hostile	18
a) Des créatures agressives	18
b) La Reine de cœur comme parangon de la cruauté.....	19
3.3 La présence de la mort.....	19
a) Le meurtre.....	20
b) La place dévolue au temps.....	20
c) Le motif du passage	22
Chapitre 2 Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.	24
1 Présentation du corpus	24
1.1 Justification du corpus.....	24
1.2 Présentation des auteurs	25
a) Lydia Flem.....	25
b) Jean-Marie Gourio	26
2 De l'intertextualité à la réécriture	27
2.1 Paratextualité	27
a) Révélation par les titres	28
b) La promesse des quatrièmes de couverture	29
2.2 Relations de coprésence	30
a) Citations.....	30
b) Allusions	32

2.3	Du texte à l’hypertexte	34
	a) <i>Notions théoriques</i>	34
	b) <i>Changement de genre et hybridité</i>	34
Chapitre 3 Variations et conservations du mythe		37
1	Réécriture des épisodes et des personnages	37
1.1	Construction hypertextuelle des personnages.....	37
	a) <i>Les Alice</i>	37
	b) <i>Les personnages du pays des merveilles</i>	39
1.2	Réécriture de grands épisodes du conte carrollien	43
	a) <i>Le procès de la maladie chez Gourio</i>	43
	b) <i>La rencontre avec la Reine Blanche/ Chapitre IX Chimio 3</i>	44
2	Reprise des motifs du mythe	46
2.1	Troubles de l’identité.....	46
2.2	Un corps en souffrance : la maladie	47
2.3	La mort	49
3	Le récit initiatique	51
3.1	Considérations théoriques	51
3.2	Un avant et un après	52
	a) <i>De l’égarement</i>	52
	b) <i>A l’aboutissement de soi</i>	54
Chapitre 4 Comme un hommage à la littérature.....		56
1	Les livres comme point de départ	56
1.1	Un hommage à Lewis Carroll.....	56
	a) <i>Intentionnalité de l’auteur</i>	56
	b) <i>Présence de Lewis Carroll et personnification de son œuvre</i>	58
1.2	Les autres références littéraires	60
2	La littérature comme thérapie	61
2.1	Le rôle de la lecture comme « soin ».....	62
2.2	L’écriture dans <i>La Reine Alice</i>	63
Conclusion		65
BIBLIOGRAPHIE		66
ANNEXES		71

Chapitre 1 Alice, figure littéraire mythique.

1 La construction du mythe

Les aventures d’Alice (*Alice au pays des merveilles*¹ et *De l’autre côté du miroir*²) sont deux des contes merveilleux les plus populaires de la littérature de jeunesse. Lewis Carroll, l’auteur de cette fiction à succès, a voulu séduire les enfants avec son histoire, allant même jusqu’à l’adapter dans une version pour les plus jeunes, intitulée *Alice racontée aux tout-petits*. Celle-ci commence d’ailleurs par la formule consacrée : « Il était une fois... », l’ancrant véritablement dans le genre littéraire du conte pour enfants. Mais en plus d’avoir conquis les jeunes, ce conte a également séduit les adultes, qui y voient, l’un des aboutissements les plus marquants de la littérature enfantine.

En tant que modèle, les aventures d’Alice seront prétexte à maintes critiques, mais également à maintes reprises. De plus, la reconnaissance de l’œuvre carrollienne sera doublée par une fascination pour la jeune héroïne, qui est le personnage central du récit. Figure sans cesse réempruntée et détournée, elle devient peu à peu un véritable mythe moderne.

1.1 *Considérations théoriques*

Avant d’étudier plus en détails ce qui fonde le mythe d’Alice, il convient d’apporter un éclairage théorique sur la notion même de mythe, pour valider le fondement de notre réflexion.

¹ La version originale du conte s’intitule *Alice’s adventures in Wonderland*, publiée le 25 Novembre 1865, aux éditions Macmillan.

² La version originale de ce conte s’intitule *Through the Looking-Glass, and What Alice Found Ther*, publiée en 1871, aux éditions Macmillan.

Alice, figure littéraire mythique.

a) Définition d'un mythe

Le nom « mythe » vient du grec *muthos* qui signifie « parole », « récit transmis ». Le mythe connaît de nombreuses définitions liées aux différentes disciplines dans lesquelles il est étudié. Ainsi, d'après le dictionnaire, le mythe est un « récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surnaturels et des actions imaginaires, dans lesquels sont transposés des événements historiques, réels ou souhaités, ou dans lesquels se projettent certains complexes individuels ou certaines structures sous-jacentes des rapports familiaux et sociaux ¹ ». Par cette définition, le mythe serait un récit qui explique les mystères de l'Homme et du monde. Mircéa Eliade, grand historien des religions corrobore ce positionnement :

Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux « des commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment grâce aux exploits des Êtres surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment, une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création ». [...] Les mythes décrivent les diverses, et parfois dramatiques, irruptions du sacré (ou du « sur-naturel ») dans le monde.²

De plus, pour Eliade, le récit mythique s'impose comme vrai. « Une fois dit, c'est-à-dire révélé, le mythe devient vérité apodictique : il fonde la vérité absolue. ³ ». Ce qui caractérise également le mythe pour les anthropologues comme Lévi-Strauss, c'est le fait qu'il n'ait pas d'auteur connu. C'est une œuvre collective et anonyme, qui se transmet de générations en générations, garante d'une cohésion sociale. Dans un premier temps, si l'on s'en tient à ces considérations, il est clair que les récits de Lewis Carroll ne peuvent être définis comme un mythe. En effet, les aventures d'Alice au pays des merveilles est un conte daté, fortement ancré dans son époque, et relié de manière évidente à son auteur.

Néanmoins, on sait qu'il existe des récits qui ne répondent pas complètement à ces définitions et qui sont pourtant considérés comme des mythes littéraires. Tel est le cas du célèbre Don Juan de Tirso de Molina, ou encore, plus récemment, celui du Peter Pan de J.M. Barrie. Pour ces deux exemples, il s'agit de textes jeunes, primordiaux, ayant suscité et continuant de susciter la fascination collective. En effet, de nombreux avatars de ces mythes naissent chaque jour, perpétuant ainsi l'histoire originelle, et la faisant rentrer peu à peu dans l'inconscient collectif. La notion de réception, bien plus que celle de la création, est donc à prendre en considération dans l'analyse du statut mythique d'un texte littéraire.

¹ Définition donnée par le Petit Larousse.

² Mircéa Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard « idées », 1963 ; réédition Folio essais, 1988.

³ Mircéa Eliade, *Le sacré et le profane*, Gallimard, coll. Folio essais, p.85

Alice, figure littéraire mythique.

Mais si variations il y a, la figure, elle, reste identique, porteuse des mêmes valeurs, des mêmes contradictions, avec ses particularités qui la rendent supérieure. Le mythe littéraire renvoie donc à un « héros fondateur¹ » comme le désigne Jean-Claude Carrière, sans qui il n'existerait pas.

b) Du mythe littéraire à la figure mythique

Poussons plus en avant cette réflexion en tentant de définir les caractéristiques de la figure mythique. Dans sa Préface à *Figures bibliques, figures mythiques*², Yves Chevrel, professeur de littérature comparée à l'université de Paris IV-Sorbonne, se demande ce qu'il faut « entendre par une expression qui paraît inscrire un personnage dans une dimension autre que celle qu'il occupe dans une œuvre donnée ». Il propose donc une définition de cette dernière par rapport à la relation qu'elle entretient avec le mythe, en tant que « configuration narrative symbolique » : « une figure [...] est partie d'un système, constitué d'oppositions, de parallèles, voire de *blancs*, que les interprètes se donnent pour tâche de mettre en évidence.³ ». En effet, le mythe repose sur des oppositions structurales, des thèmes contradictoires qui contribuent à créer une ambiguïté qui le caractérise. La force de la figure est donc de porter en elle toutes ces incompatibilités, toute cette étrangeté ; ce qui la rend particulièrement fascinante. En perpétuel mouvement, la figure mythique invite à la reprise, aux « possibles métamorphoses »⁴, en faisant appel à notre imaginaire dans les *blancs* qu'elle laisse à combler.

La figure mythique est un système relationnel qui ne se conçoit que dans la répétition, la récréation, l'écart, la variation. [...] Son élaboration et sa dynamique reposent sur une série de tensions permanentes qui agissent simultanément. [...] Plurielle, mouvante, mais dans les limites d'une cohérence interne, qui allie variation et conservation, la figure mythique est tout à la fois « un moule » au sens d'« épure » et une série d'incarnations qui fait sens par, entre et dans ses métamorphoses.⁵

¹ Carrière, Jean-Claude, « Jeunesse des mythes. » *Le regard d'Orphée : les mythes littéraires d'Occident*. Ed. Bernadette Bricout, coll. Seuil, p. 32, 2001

² Chevrel, Yves, « Préface », *Figures bibliques, figures mythiques*, p. VIII

³ *Ibid*, p. IX

⁴ Léonard-Roques, Véronique, « Avant-propos », *Figures mythiques : Fabrique et métamorphoses*, p.15

⁵ *Ibid*, p. 15-16

Alice, figure littéraire mythique.

1.2 *Evolution historique*

a) *Un mythe subordonné à sa genèse*

L'origine même des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, les conditions de sa création sont marquées de merveilleux. En effet, la légende veut que la toute première aventure d'Alice, soit née lors d'une promenade au fil de l'eau, par une après-midi ensoleillée. Lewis Carroll se trouvait le 4 Juillet 1862, en compagnie des filles Liddel et de son ami Robinson Duckworth, à bord d'une barque sur la rivière Isis. Le cadre idyllique comme le nom de la rivière semblaient donc préfigurer les meilleurs auspices au récit que le professeur Charles Lutwidge Dogson (alias Lewis Carroll), raconta aux jeunes filles ce jour-là. Tous les protagonistes présents alors, y compris lui-même, deviendront au gré de son imagination les personnages de son fabuleux récit. Ainsi, la jeune Alice Liddel deviendra *Alice*, Duckworth, *Duck*, Dogson, *Dodo*, etc.

Les circonstances liées à la naissance d'*Alice* rappellent par un joyeux hasard, la tradition orale et populaire du conte, qui était raconté, transmis par la parole, avant d'être écrit. D'ailleurs l'auteur imaginera son héroïne en tant que digne héritière de cette tradition orale, comme en témoignent les rêveries de la grande sœur d'Alice :

D'abord elle rêva de la petite Alice. [...] Finalement, elle se présenta cette même petite sœur devenue femme. Elle était certaine que, dans les années à venir, Alice garderait son cœur d'enfant, si aimant et si simple ; elle rassemblerait autour d'elle d'autres petits enfants, ses enfants à elle, et ce serait leurs yeux à eux qui deviendraient brillants et avides en écoutant mainte histoire extraordinaire, peut-être même cet ancien rêve du Pays des Merveilles.¹

Le récit carrollien est donc marqué du sceau de la transmission, par la fiction elle-même. Bien sûr, lorsque Lewis Carroll entamera la rédaction des aventures d'Alice, il enrichira son histoire par des épisodes comme « Poivre et cochon », ou encore « Un thé extravagant ». Mais l'origine orale ne peut être contournée.

Concernant *De l'autre côté du miroir*, il sera publié cinq ans après la parution d'*Alice au pays des merveilles* en 1865, et même si l'histoire reste moins connue que la première, de nombreuses images de cette aventure hantent notre inconscient collectif, et trouvent une place de choix dans les nombreuses reprises et adaptations de l'œuvre de Carroll.

¹ Lewis Carroll, *op.cit*, p.177

Alice, figure littéraire mythique.

b) De nombreuses reprises

Pour Lewis Carroll le succès fut immédiat, et durable. Néanmoins, la critique comme chacun le sait fut partagée. On lui reconnaissait une imagination fertile, mais il fut souvent critiqué sur l'absurdité des scènes du conte. Cela ne l'empêcha pas d'être traduit aux Etats-Unis en 1866 dans un premier temps, puis en Allemagne en 1867, et enfin en France en 1872. C'est grâce notamment à l'étude d'Henri Parisot parue en 1952 que les français reconnurent Lewis Carroll comme un grand écrivain. Mais ce sont les surréalistes qui ont joué le plus grand rôle dans cette reconnaissance, en faisant de l'auteur anglais, un emblème et la référence d'un nouveau mode de pensée fondé sur l'éclatement des cadres conventionnels. Ainsi André Breton écrira dans son *Anthologie de l'humour noir* : «Tous ceux qui gardent le sens de la révolte reconnaîtront en Lewis Carroll leur premier maître d'école buissonnière».

Reconnu dans sa duplicité littéraire, Lewis Carroll passera, en France, du statut d'écrivain pour la jeunesse, à celui d'écrivain pour écrivain. A ce titre, ses Alice seront reprises, transformées et parodiées, créant un véritable phénomène d'intertextualité autour du personnage et de ses aventures, s'élevant par là-même au rang de mythe moderne. Ainsi André-François Ruaud, écrivain et éditeur français de science-fiction témoigne de cet engouement pour le personnage et son auteur :

Pour un écrivain, que rêver de mieux que de donner le jour à une œuvre dans laquelle presque toute l'humanité semble se retrouver ? [...] Apparemment plus humaine que Pinocchio et plus présentable que Peter Pan, Alice, toute en mèches blondes, les yeux grands ouverts, n'en fait et n'en fera jamais qu'à sa tête. Parodiez-la ou rendez-lui hommage, qu'importe : Alice est inoubliable.¹

On retrouve donc énormément de réécritures sous des formes et des genres complètement différents : de la Bande-Dessinée en passant par le manga, de la fantasy au fantastique, Alice est une veine dans laquelle les auteurs d'hier et d'aujourd'hui ne cessent de puiser. Parmi ces réécritures, on assiste autant à des réécritures complètes de l'œuvre qu'à la reprise de thèmes ou de motifs caractéristiques du conte. Citons par exemple la trilogie de Franck Beddor intitulée *Les guerres du miroir*, se clamant être la véritable histoire d'Alice. Prenant de réelles libertés avec le conte carrollien, l'auteur nous précise que son héroïne se nomme en fait Alyss et non pas Alice comme tout le monde semble le penser. Néanmoins la description faite du personnage la rapproche étrangement de la véritable Alice Liddell, puisque Franck Beddor la décrit comme une petite jeune fille brune. Allant plus loin que le

¹ Ruaud, André-François, « Miroir et curiosité », Préface, *Mission Alice*, Ed. Mnémos, coll. Icares, p. 7-11

Alice, figure littéraire mythique.

texte originel sur lequel il s'appuie, l'auteur va également proposer une cartographie très détaillée du Pays des Merveilles, et de sa capitale, Merveillopolis.

Dépassant la sphère littéraire, Alice a aussi fait l'objet d'adaptations cinématographiques et télévisuelles, comme en témoigne le film de Tim Burton sorti en 2010, ou encore la mini-série de Nick Willing en 2009. Mais celle qui a le plus profondément marqué les esprits en contribuant à populariser les contes de Lewis Carroll, est sans aucun doute la version de Disney de 1951. Malgré les libertés scénaristiques, le mélange des épisodes des deux aventures et l'absence de plusieurs personnages, Alice est mue par trois motivations principales - déjà présentes dans les contes- citées par Jacques Lourcelles dans son dictionnaire du cinéma¹ : la curiosité, la lassitude face à la folie du Pays, et son envie de rentrer chez elle. Mais contrairement à une idée très répandue, ce n'est pas Disney qui a inventé la petite fille blonde au tablier bleu, mais Gertrude Thompson qui en 1880, a mis en couleurs les dessins de Tenniel.

Enfin, le jeu-vidéo n'est pas en reste puisqu'en 2011 est sorti en France, *Alice : Retour au pays de la Folie*, un jeu de console qui a eu un énorme succès auprès des « gamers ».

Avec toutes ces reprises, ces détournements, on est en droit de se demander ce qui fascine l'inconscient collectif chez Alice. Que représente-t-elle pour nous ? Quelles valeurs portent-t-elle en elle qui puissent à ce point nous séduire ?

2 Le mythe de l'enfant sacré

2.1 *Incarnation de l'innocence*

Ce qui fascine les lecteurs chez Alice, particulièrement les lecteurs adultes, c'est son innocence. Elle est l'archétype de la petite fille, de cet être en devenir qui n'a pas encore été touchée par la gravité des adultes. Elle est pure² parce qu'elle n'est encore personne, ne s'est pas construite, n'a pas eu d'expériences. Chacun de nous peut s'imaginer en elle, puisque n'étant personne, elle peut être n'importe qui. Futur être en devenir, toutes les projections de ce que nous aurions pu être se retrouvent en elle. Alice est donc en cela l'incarnation parfaite

¹ Lourcelles, Jacques, *Dictionnaire du cinéma-Les films*, Ed. Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1992, pp. 30-31.

² Lewis Carroll était d'ailleurs persuadé qu'être en contact avec des enfants élevait l'esprit et l'âme. Il le mentionne dans une lettre adressée à Mrs. C.F. Moberley Bell, le 27 septembre 1893 : « Le contact d'âmes plus pures, plus proches de Dieu que soi-même rend plus humble aussi. »

Alice, figure littéraire mythique.

de l'enfance, insouciant et vierge de tout vécu.¹ Elle accède à un Pays que personne avant elle n'a foulé, comme une nouvelle Eve, avec aisance et ingénuité.

Je me demande si je vais traverser la terre d'un bout à l'autre ! Ça sera rudement drôle d'arriver au milieu de ces gens qui marchent la tête en bas ! [...] Et la dame pensera que je suis une petite fille ignorante !²

En tant qu'incarnation de l'innocence, Alice porte en elle toutes les figures des jeunes filles candides, qui doivent être protégées « des dangers du vaste monde, où rôdent des loups déguisés en grand-mère.³ ». Elle a tout à apprendre, et chaque rencontre qu'elle fera, chaque étape abordée, sera placée sous le signe de la surprise, comme en témoigne les nombreuses exclamations qui rythment son discours. Alice est un personnage qui découvre, avec des yeux neufs, le monde qui l'entoure.

2.2 *La quête du merveilleux jardin*

Si notre héroïne apprend à déchiffrer le monde étrange du Pays des Merveilles, elle semble le faire avec simplicité. Ses relations avec la nature qui l'entoure témoignent d'une harmonie, quasi parfaite : elle entre très facilement en contact avec les insectes, les fleurs, et les animaux étranges qui peuplent ce monde. Tout en étant irritée par les propos absurdes de ces derniers, elle semble tout à fait les comprendre. En ce sens, on peut affirmer qu'il existe une similitude de genre entre le conte carrollien et la pastorale.⁴

Ce qui attire d'ailleurs Alice c'est le merveilleux jardin qu'elle aperçoit derrière le rideau, au fond du couloir, dans la salle basse dans laquelle elle se retrouve après la chute dans le terrier.

Alice ouvrit la porte, et vit qu'elle donnait sur un petit couloir guère plus grand qu'un trou à rat ; s'étant agenouillée, elle aperçut au bout du couloir le jardin le plus adorable qu'on puisse imaginer. Comme elle désirait sortir de cette pièce sombre, pour aller se promener au milieu des parterres de fleurs aux couleurs éclatantes et des fraîches fontaines !⁵

¹ Le fait qu'Alice soit une fille et non pas un garçon renforce l'innocence qu'on lui prête. En effet, à l'époque victorienne, les filles étaient bien plus chaperonnées que les garçons et avaient donc moins de liberté. Il leur était donc impossible de découvrir le monde seules.

² Lewis Carroll, « Dans le terrier du Lapin », *Alice au pays des merveilles*, Ed. Gallimard, collection Folio classique, p.44

³ Lecercle, Jean-Jacques, « Un amour d'enfant », *Alice*, ed. Autrement, coll. Figures mythiques, p.13

⁴ Cette hypothèse est reprise dans plusieurs ouvrages critiques dont celui de Marie-Hélène INGLIN-ROUTISSEAU, *Lewis Carroll dans l'imaginaire français : la nouvelle Alice*.

⁵ Carroll, Lewis, *op. cit.*, p.47

Alice, figure littéraire mythique.

Même après plusieurs mésaventures et plusieurs changements de taille, la jeune fille continue de vouloir trouver ce jardin, comme un Eden inaccessible. Par cette quête, hautement symbolique, Lewis Carroll continue de rapprocher l'enfant du sacré, en faisant de lui, un ange en quête de son paradis.

Mais plus que le jardin, c'est le Pays des Merveilles tout entier qui symbolise ce monde idéal. Riche d'une faune hétéroclite, on retrouve dans l'univers carrollien, des animaux au symbolisme fort, parfois même mythiques, comme le griffon. Le serpent du jardin d'Eden est lui aussi évoqué, même s'il n'existe que pour le Pigeon, sous les traits d'Alice. Tous les animaux ne font qu'un avec les hommes puisque dotés de la parole, ils entretiennent avec ces derniers des relations très « humanisées ». En somme, le Pays des Merveilles est celui de tous les possibles, et surtout celui des imaginations enfantines.

En créant le Pays des Merveilles, monde extraordinairement beau, indépendant de celui des adultes, où règne une enfant, Carroll s'inspire du souvenir de son jardin au presbytère de Croft et du spectacle des petites Liddell qui jouent dans celui du doyenneté sur lequel donnent ses fenêtres, ainsi que – inconsciemment sans doute – d'une des plus anciennes traditions littéraires, l'image d'un monde idéal, l'Eden des chrétiens, le jardin des délices qui a séduit l'imagination des artistes depuis les poètes du Moyen-Age, du *Roman de la Rose* jusqu'à *Burnt Norton* de T.S. Eliot. 1.

Mais ce paradis, est en fait un paradis perdu. Si l'innocence semble en être la maîtresse, ce n'est finalement que pour mettre en avant son caractère éphémère. En effet, le poème qui introduit la première aventure d'Alice est teinté de tristesse, alors même qu'il témoigne de la grâce dans laquelle celle-ci est née.

Dans cette après-midi dorée,
Sur l'eau nous glissons à loisir ;
[...]
Ainsi l'histoire merveilleuse
Fut créée petit à petit...
Tous ses évènements bizarres
Ont pris forme et sont bien finis ;
Tandis que le soleil se couche,
Nous voguons vers notre logis.

¹ Wullschläger, Jackie, Lewis Carroll : l'enfant-muse, *Enfances rêvées : Alice, Peter Pan...nos nostalgies et nos tabous*, ed. Autrement, Coll. Mutations n°170, p. 57

Alice, figure littéraire mythique.

Prends cette histoire, chère Alice !

Place-la, de ta douce main,

Là où les rêves de l'Enfance

Reposent, lorsqu'ils ont pris fin,

Comme des guirlandes fanées

Cueillies en un pays lointain.¹

« Le soleil se couche », « les rêves de l'Enfance ont pris fin », « des guirlandes fanées », autant d'expressions qui portent en elles la fugacité des choses, et donc de la Vie.

Alice le découvrira d'ailleurs bien assez tôt, son merveilleux jardin n'est pas ce qu'il semble être :

Elle se trouva enfin dans le beau jardin, au milieu des parterres de fleurs aux couleurs vives et des fraîches fontaines.

Un grand rosier se dressait près de l'entrée du jardin ; il était tout couvert de roses blanches, mais trois jardiniers s'affairaient à les peindre en rouge.²

Ainsi au Pays des Merveilles, tout est faussé, tout est perdu d'avance. Du rêve au cauchemar il n'y a qu'un pas ; et si ce monde accueillant se révélait être finalement chaotique et violent ?

3 Mais un mythe sous la menace de la mort

3.1 *L'égarement*

a) Motif du labyrinthe

L'un des motifs majeurs des aventures d'Alice est celui du labyrinthe. Pourtant à aucun moment il n'est fait mention de celui-ci dans les contes carrolliens. En effet, c'est la version animée de Disney qui a contribué à cette association entre Alice et l'image du labyrinthe, en en faisant le décor de toute la dernière partie du film d'animation. Puisqu'il est végétal, le labyrinthe fait complètement office de jardin. C'est d'ailleurs à l'intérieur de celui-ci qu'aura lieu la scène citée plus haut, au moment où Alice aperçoit des jardiniers peindre les

¹ Carroll, Lewis, *op.cit*, p.39-40

² Carroll, Lewis, *op.cit*, p.120-121

Alice, figure littéraire mythique.

roses blanches en rouge. Enfin, au cœur de ce labyrinthe, on situe le château de la Reine dans lequel aura lieu le procès, dernier chapitre du premier voyage d'Alice.

Depuis, ce motif a été repris dans de nombreuses adaptations et aujourd'hui encore, beaucoup pensent qu'il est également présent dans l'histoire originelle. Pourtant, cette pure invention disneyenne n'est pas sans fondement ; elle rend d'ailleurs avec pertinence l'atmosphère déroutante du conte, puisqu'il s'agit d'un espace qui invite à la déambulation, à la répétition, à l'angoisse que produit l'absence de repères et qui correspond parfaitement à l'idée que le rêve d'Alice est davantage un cauchemar.

Souvent perdue, Alice n'a de cesse de retrouver son chemin. Et lorsque celle-ci trouve enfin quelqu'un susceptible de l'aider, il ne fait que la dérouter davantage.

« Minet-du-comté-de Chester », commença-t-elle assez timidement, car elle ne savait pas trop si ce nom lui plairait.

Le chat s'étant contenté de sourire plus largement, Alice pensa : « Allons, jusqu'ici il est satisfait », et elle continua :

« Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, par où je dois m'en aller d'ici ?

- Cela dépend beaucoup de l'endroit où tu veux aller.

- Peu importe l'endroit...

- En ce cas, peu importe la route que tu prendras. [...]

Alice comprit que c'était indiscutable.¹

Se refermant sur elle-même, l'espace du Pays des Merveilles semble maintenir Alice dans un état d'égaré total. Cette sensation est renforcée par les métamorphoses dont est sujette la jeune fille tout au long de ses aventures.

¹ Carroll, Lewis, *op.cit.*, p.104-105

Alice, figure littéraire mythique.

b) *Perte d'identité*

Dès l'instant où Alice atterrit sous-terre, elle remet en question son identité. Ne contrôlant pas le monde matériel qui l'entoure, elle ne sait plus qui elle est.

« Comme tout est bizarre aujourd'hui ! Pourtant, hier, les choses se passaient normalement. Je me demande si on m'a changée pendant la nuit ? Voyons, réfléchissons : est-ce que j'étais bien la même quand je me suis levée ce matin ? Je crois me rappeler que je me suis sentie un peu différente. Mais si je ne suis pas la même, la question qui se pose est la suivante : Qui diable puis-je bien être ? Ah ! Voilà le grand problème ! » Sur quoi, elle se mit à passer en revue dans sa tête toutes les filles de son âge qu'elle connaissait, pour voir si elle avait pu être changée en l'une d'elles.¹

Perdue dans les dédales de sa pensée, notre héroïne sera d'autant plus perturbée qu'elle subira tour à tour, des changements de taille terrifiants, et passera d'un statut à un autre. Ainsi, dans *Alice au pays des Merveilles*, c'est le corps tout entier qui est malmené. Poussée par la curiosité et son désir, Alice goûte à tout ce qui se trouve sur son passage : flacons, biscuits et même quelques morceaux de champignon. C'est ainsi qu'elle passera pour un « serpent » aux yeux du Pigeon, ses membres s'étant allongés au point de la faire plus haute que les arbres. Mais Alice ne fait pas que changer de taille, elle se déforme, et perd tous les repères qui constituent un corps humain, devenant par là-même, un être déshumanisé.

Dans *De l'autre côté du miroir*, c'est surtout le statut d'Alice qui est remis en question. Les fleurs du jardin la prendront pour une des leurs, bien que ne voyant pas où celle-ci porte ses épines. Le faon, d'abord très amical avec elle, s'enfuira en constatant qu'elle est en fait « un petit d'homme ». Enfin, l'évolution la plus significative d'Alice est celle qui la fait passer de simple pion, à celui de Reine.

Au fur et à mesure de ses aventures Alice perdra tout : son nom, son caractère, son humanité. Elle ira même jusqu'à douter de son existence puisque Blanc Bonnet et Bonnet Blanc lui expliqueront qu'elle est un fantôme tout droit sorti du rêve du Roi rouge², avant de se reprendre et de poursuivre son chemin.

En offrant à Alice l'opportunité de changer d'état, le Pays des Merveilles la rend vulnérable face au questionnement des habitants du Pays, qui mettent en doute sa sincérité, et n'hésitent pas à la malmené.

¹ *Ibid.*, p.53-54

² *Ibid.*, p.243

Alice, figure littéraire mythique.

3.2 *Un pays hostile*

Nous l'avons signalé plus haut, le Pays des Merveilles n'est pas des plus accueillants. Egarement, perte d'identité et incompréhension, tout cela pourrait être une moindre peine si seulement les « Antipodistes » pouvaient être des adjuvants pour Alice. Malheureusement pour elle, un monde qui fonctionne à l'envers, ne peut être habité que par des fous, fortement antipathiques.

a) *Des créatures agressives*

En effet, malgré ses nombreuses rencontres, Alice ne parvient jamais à créer une relation amicale avec les habitants du Pays des Merveilles. Nous pouvons même sans exagération, parler d'absence totale d'affinités entre les personnages. Agressives ou sadiques, parfois même les deux à la fois, les créatures imaginées par Lewis Carroll sont toutes menaçantes, à l'exception sans doute du Cavalier Blanc et du Moucheron, du conte *De l'autre côté du miroir*.

Prenons comme premier exemple l'arrivée d'Alice à la maison du Lièvre de Mars. Une grande table est dressée, autour de laquelle seuls trois convives sont installés. Voyant qu'il y a des chaises disponibles, Alice s'approche de l'une d'elles pour s'y asseoir. La réaction des trois autres personnages ne se fait pas attendre puisqu'ils crient tous en chœur : « *Pas de place ! Pas de Place !* ». Lassée par l'étrange comportement des habitants du Pays, Alice décide tout de même de s'installer. Elle se voit finalement proposer un verre de vin, mais comble de malpolitesse, il n'y a aucun vin à table. L'échange qui suivra cette proposition, témoigne de l'hostilité permanente dont font preuve les créatures carrolliennes envers Alice :

« Je ne vois pas de vin, fit-elle observer.

-Il n'y en a pas, dit le Lièvre de Mars.

-En ce cas, ce n'est pas très poli de votre part de m'en offrir », riposta Alice d'un ton furieux.

« Ce n'est pas très poli de ta part de t'asseoir sans y être invitée.¹ »

Mais cette brutalité n'est pas exercée exclusivement sur Alice. Les habitants se menacent les uns les autres, allant parfois jusqu'à l'agression physique. Ainsi, la Duchesse et

¹*Ibid*, p.111

Alice, figure littéraire mythique.

sa cuisinière que l'on rencontre dans le chapitre « Poivre et cochon » de la première aventure, sont particulièrement violentes entre elles, mais aussi envers le bébé.

La cuisinière retira le chaudron du feu, puis se mit immédiatement à jeter sur la Duchesse et sur le bébé tout ce qui lui tomba sous la main : d'abord vinrent la pelle, les pincettes et le tisonnier ; ensuite ce fut une averse de casseroles, d'assiettes et de plats. La Duchesse ne faisait aucune attention à ces objets, même lorsqu'ils la frappaient ; quant au bébé, il hurlait déjà si fort qu'il était parfaitement impossible de savoir si les coups lui faisaient mal ou non. [...] « A propos de la hache, dit la Duchesse, coupez-lui donc la tête ! »

Poussées par des pulsions destructrices, les personnages du Pays des Merveilles sont emprunt d'animalité et de bestialité, même lorsque ceux-ci sont des êtres humains, et même lorsqu'il s'agit d'une relation mère-enfant. D'ailleurs, l'être le plus cruel de cet univers n'est autre que la Reine de Cœur, connue pour ses menaces réitérées de décapitation.

b) La Reine de cœur comme parangon de la cruauté

Personnage hautement hystérique, la Reine de Cœur gouverne ce monde d'aliénés, par la tyrannie. C'est sans doute avec perversité que Lewis Carroll lui donne le nom de Reine de Cœur, puisque rien en elle n'est dirigé par le cœur. A la moindre contrariété, la sentence ne se fait pas attendre : « Qu'on lui coupe la tête ! ».

Les joueurs jouaient tous en même temps sans attendre leur tour ; ils se disputaient sans arrêt et s'arrachaient les hérissons. Au bout d'un instant la Reine, entrant dans une furieuse colère, parcourut le terrain en tapant du pied et en criant : « Qu'on lui coupe la tête ! Qu'on lui coupe la tête ! » à peu près une fois par minute.¹

Ayant tous les pouvoirs, la Reine juge avant d'écouter, et ne tolère aucune remise en question. Ainsi, lors de la scène du procès, elle prononce la sentence avant même qu'aucun verdict ne soit donné : « *La sentence d'abord, la délibération ensuite.* ». Assoiffées de sang, les cruelles envies de la Reine semblent insatiables. A travers l'étude de ce personnage, on constate que seule la mort semble être une évidence au Pays des Merveilles.

3.3 La présence de la mort

Loin d'être un pays tranquille et paisible, l'univers carrollien vit sous la hantise du crime ultime : le meurtre.

¹ *Ibid*, p.128

Alice, figure littéraire mythique.

a) *Le meurtre*

La notion de meurtre apparaît pour la première fois lorsqu’Alice effectue sa longue descente dans le puits. En effet, la jeune fille redoute de tuer quelqu’un pendant sa chute, en tenant un pot de confiture. Un peu plus loin dans le récit, il est à nouveau question de meurtre dans le poème que récite la souris à Alice, préfigurant d’ailleurs le comportement tyrannique et cruel de la Reine de Cœur.

Dans *De l’autre côté du miroir*, c’est à travers le poème du Jabberwocky que la mort apparaît une nouvelle fois.

« Une, deux ! Une, deux ! D’outre en outre,
Le glaive vorpalin virevolte, flac-vlan !
Il terrasse le monstre, et, brandissant sa tête,
Il s’en retourne galomphant.
Tu as donc tué le Jabberwock !
Dans mes bras, mon fils rayonnois !
O jour frabieux ! Callouh ! Callock !
Le vieux glouffait de joie. »

Sans cesse, le corps est soumis au morcellement, à la décapitation, comme en témoigne le sort réservé au monstre. Finalement, aux Pays des Merveilles, les jardiniers sont exécutés, les petites huîtres sont dévorées, les êtres sont décapités. Animaux ou êtres humains, personne n’est à l’abri de se faire tuer dans ce monde brutal, pas même le Temps.

b) *La place dévolue au temps*

Autre motif récurrent chez Carroll, le Temps est un personnage au même titre que les autres.

Si tu connaissais le Temps aussi bien que moi, dit le Chapelier, tu ne parlerais pas de le perdre. Le Temps est un être vivant.

-Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit Alice.

-Naturellement ! » s’exclama-t-il en rejetant la tête en arrière d’un air de mépris. « Je suppose bien que tu n’as jamais parlé au Temps !

-Peut-être que non » répondit-elle prudemment. « Tout ce que je sais, c’est qu’il faut que je batte les temps quand je prends ma leçon de musique.

-Ah ! ça explique tout. Le Temps ne supporte pas d’être battu. Si tu étais en bons termes avec lui, il ferait presque tout ce que tu voudrais de la pendule.¹

¹ *Ibid*, p.114

Alice, figure littéraire mythique.

Du Lapin Blanc qui ne fait que lui courir après, au Chapelier qui s'en retrouve piégé, il est un élément clé dans notre lecture des contes carrolliens. En effet, le Temps qui passe est au cœur des préoccupations de l'auteur, lui qui voue une profonde admiration à la jeunesse. Comme tous ceux qui vivent au Pays des Merveilles, le Temps est soumis aux métamorphoses : il s'allonge et se rétracte, jusqu'à s'immobiliser totalement.

Ainsi, lorsqu'Alice rencontre la Reine Rouge dans *De l'autre côté du miroir*, elle va effectuer une course effrénée, sans jamais pour autant changer de place. Etonnée, la jeune fille explique alors à la Reine que dans son pays, si on courait vite assez longtemps, on finissait par arriver quelque part. A quoi la Reine se précipite de répondre : « *On va bien lentement dans ton pays ! Ici, vois-tu, on est obligé de courir tant qu'on peut pour rester au même endroit. Si on veut aller ailleurs, il faut courir au moins deux fois plus vite que ça !*¹ ». Le Temps semble donc passer excessivement vite au Pays des Merveilles, rappelant à chacun son caractère éphémère.

Mais s'il passe à toute vitesse, le Temps, peut également s'arrêter chez Carroll. Ainsi, comme pour punir le Chapelier de ne pas l'avoir respecté, il reste bloqué sur six heures, obligeant alors ce dernier, à perpétuellement prendre le thé. Semblant avoir tous les pouvoirs, et bien que parfois maltraité, il est plus fort que tout. C'est pourquoi, notamment dans la deuxième aventure d'Alice, les êtres semblent si tristes et ne peuvent s'empêcher, comme le Moucheron, d'évoquer la mort :

-Et de quoi se nourrit-t-il (le Tartinillon) ?

-De thé léger avec du lait dedans. »

Une nouvelle difficulté se présenta à l'esprit d'Alice :

« Et s'il ne pouvait pas trouver de thé et de lait ? suggéra-t-elle.

-En ce cas, il mourrait, naturellement.

-Mais ça doit arriver très souvent », fit observer Alice d'un ton pensif.

« Ça arrive toujours », dit le Moucheron [...]

Il y eut un soupir mélancolique, et, cette fois, Alice put croire que le Moucheron s'était fait disparaître en soupirant, car, lorsqu'elle leva les yeux, il n'y avait plus rien du tout sur la branche.²

¹ *Ibid*, p.214

² *Ibid*, p.227-228

Alice, figure littéraire mythique.

c) *Le motif du passage*

On l'a vu, le Pays des Merveilles semble menacer de mort à chaque instant. Mais qu'est-ce que la mort si ce n'est le passage d'un état à un autre ?

Que ce soit avec la chute dans le terrier pour *Alice au pays des merveilles* ou avec la traversée du miroir pour *De l'autre côté du miroir*, les deux voyages d'Alice commencent par le franchissement d'un seuil. Dans le premier conte, Alice tombe, au risque de se blesser gravement, et semble se retrouver dans les entrailles de la terre. En effet, rappelons que Lewis Carroll avait initialement intitulé cette histoire, *Les aventures d'Alice sous terre*, avant de le changer quelques temps plus tard. Ce titre est bien moins enchanteur que ne l'est *Alice au pays des merveilles*, et laisse imaginer une histoire bien plus sombre qu'un conte merveilleux. La première aventure d'Alice pourrait-elle ainsi se rapprocher d'un voyage aux pays des morts ? Le doute est permis.

Mais le seuil le plus évocateur, est celui que représente le miroir dans le deuxième conte de Lewis Carroll. Le miroir, cet objet froid, n'est pas sans nous rappeler la froideur cadavérique. En passant de l'autre côté, Alice passe de l'autre côté de sa vie :

« Allons, Kitty, si tu veux bien m'écouter, au lieu de bavarder sans arrêt, je vais te dire tout ce que je pense de la Maison du Miroir. D'abord, il y a la pièce que tu peux voir dans le Miroir... Elle est exactement pareille à notre salon, mais les choses sont en sens inverse.¹

D'ailleurs, en y regardant de plus près, Alice y aperçoit, un petit bout de couloir. Là encore, le motif du passage se fait plus insistant.

Une fois de l'autre côté, Alice n'est plus tout à fait la même. Elle est légère, allant jusqu'à glisser dans les airs.² Elle n'est finalement plus que le reflet d'elle-même, elle n'est plus qu'âme. Ce motif sera d'ailleurs repris par les surréalistes, qui conserveront la dimension très mortifère de la traversée du miroir :

Je vous livre le secret des secrets. Les miroirs sont les portes par lesquelles la mort vient et va. Du reste, regardez-vous toute votre vie dans un miroir, et vous verrez la mort travailler, comme des abeilles dans une ruche de verre.³

¹ *Ibid*, p.192

² Voir l'épisode de la course avec la Reine rouge dans le chapitre « Le jardin des fleurs vivantes »

³ Conversation entre Orphée et Heurtebise, dans le film de Jean Cocteau, « Orphée », en 1950

Alice, figure littéraire mythique.

Pour les artistes français, la fiction de Lewis Carroll est donc marquée par le cauchemar et la mort. Révélatrice des angoisses destructrices de l'être, elle devient le modèle d'une littérature qui traite des sujets graves de l'existence humaine.

Alors qu'en Grande-Bretagne et aux États-Unis les textes de Lewis Carroll restent confinés dans le domaine de la littérature enfantine, en France, grâce aux travaux d'Henri Parisot, de Jacques Mayoux et de Jean Gattégno entre autres, l'auteur des Alice devient un écrivain pour écrivain et non plus seulement un écrivain pour la jeunesse. En effet, « la France peut se targuer d'avoir peu à peu développé une perspective originale sur un auteur qu'elle a en quelque sorte apprivoisé¹ »

¹ Gattégno, Jean, in « Préface », *Alice au pays des merveilles, De l'autre côté du miroir*, Gallimard, coll. Folio classique, 1994

Chapitre 2 Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

1 Présentation du corpus

1.1 *Justification du corpus*

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous sommes appuyés sur deux réécritures du conte carrollien, qui sont deux réécritures de langue française. En effet, vu le traitement particulier réservé à l'œuvre de Carroll par les auteurs francophones, il semblait judicieux de travailler avec un corpus qui reprenne le caractère anxiogène d'Alice, et son côté sombre. Ainsi, nos deux récits, qu'il s'agisse d'*Alice dans les livres* ou de *La Reine Alice*, ancrent leur fiction dans une dimension très grave, qui est celle de la maladie. Chez Jean-Marie Gourio, Alice est une petite fille âgée de six ans, qui se retrouve prisonnière de sa chambre d'hôpital, luttant pour survivre à sa maladie. Nous sommes, chez Lydia Flem, dans une configuration quasi identique puisqu'il s'agit du combat d'une femme contre le mal qui la ronge : le cancer. Même si elle n'est jamais nommée, on comprend rapidement que la maladie qui affecte chacun de ces deux personnages, est sérieuse, donc mortelle. Ainsi, très tôt dans le récit, nous sommes plongés dans un univers angoissant, presque traumatisant, dont on ne sait si nos héroïnes sortiront ou non indemnes.

Je suis une petite fille de six ans sous morphine. Je m'appelle Alice et je suis en train de mourir.¹

Dans la partie de cartes contre le Roi et la Reine de Cœur, Alice avait perdu ; ils l'avaient condamnée :

-Qu'on lui tranche la tête !...²

Nous tenions également à souligner qu'ayant décidé de faire appel à une traduction française des aventures d'Alice, il sera plus aisé de faire des liens entre des textes d'une même langue. N'oublions pas que pour la plupart des auteurs français, Alice est avant tout une

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.25

² Flem, Lydia, *op.cit*, p.12

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

œuvre traduite, puisque la complexité du texte original, avec ses jeux de langage, est difficile à appréhender, même pour un anglophone.

Ainsi, nous avons choisi de partir de la traduction de Jacques Papy, connu pour la qualité de son travail de traducteur, notamment sur l'œuvre de Carroll. L'édition choisie est celle de la collection « Folio classique » chez Gallimard. Nous justifions ce choix par le fait que cette traduction ait été présentée et annotée par Jean Gattégno, grand spécialiste de Lewis Carroll. En effet, ce dernier a participé à plusieurs ouvrages critiques sur l'auteur anglo-saxon, et a écrit trois biographies, dont une illustrée.¹

1.2 *Présentation des auteurs*

a) *Lydia Flem*

Née en 1952 à Bruxelles, Lydia Flem est écrivain, essayiste et romancière. Après des études de sciences politiques et de sociologie elle obtient une licence en psychologie. Entre 1977 et 1980, elle travaille et se forme à la psychanalyse dans un centre de soins pour les enfants atteints de troubles psychologiques, supervisé par Françoise Dolto.

Auteur de nombreux livres, elle est traduite dans un peu plus de quinze langues, ce qui témoigne d'un succès évident. Elle est d'ailleurs membre de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique. A la lecture de ses ouvrages, on se rend compte que Lydia Flem voue une admiration aux grands personnages, qu'ils soient littéraires ou bien réels. Ainsi, elle publiera tour à tour deux biographies sur Freud, son mentor, en 1986 et 1991. Elle jettera également son dévolu sur la figure de Casanova, en publiant en 1995, *Casanova ou l'exercice du bonheur*. Photographe et plasticienne à ses heures, Lydia Flem a organisé une exposition photographique intitulée « Lady Cobalt. Journal photographique » en janvier 2011, dont certaines photos sont présentées à la fin du roman *La Reine Alice*.

La Reine Alice qui fait l'objet de notre étude, a été récompensé par deux prix, le prix Rossel des jeunes, et le prix Pierre Simon dans la catégorie « Ethique et réflexion » Concernant ce dernier écrit, celle qui n'aime pas « être coincée dans un lieu, dans un genre² », s'est lancée dans une nouvelle forme littéraire, le roman. Ce statut sera d'ailleurs doublement affirmé par la présence du terme « roman » sur la couverture de l'ouvrage. Le pas est donc décisif pour notre romancière qui va jusqu'à définir son récit comme « une sorte de conte »

¹ *Lewis Carroll : une vie* (1984) ; *L'univers de Lewis Carroll* (1990) ; *Album Lewis Carroll* (1990).

² Extrait de l'interview de Lydia Flem sur France Culture, avec Alain Veinstein

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

moderne, se rattachant donc par là-même à son modèle pour cette fiction : Lewis Carroll. Publiée en février 2011, aux éditions du Seuil, *La Reine Alice* est ainsi présentée chez les critiques littéraires :

Lydia Flem se lance dans une forme qu'elle considère comme "primordiale", le conte. [...] En coulant le récit de la maladie dans ce moule inattendu, en le projetant aussi dans un "hors-temps quasi mythique", la romancière ne gagne pas seulement en liberté de ton et en distance. Elle invente une langue et les personnages extravagants qui vont avec (*Le Ver à Soie*, *Balbozar*, *Lady Cobalt...*), elle donne vie aux objets (turbans, gobelets, poupées...), elle joue avec des photos qu'elle a prises (comme Lewis Carroll) et qui font comme des clin d'œil à son texte.¹

Par ces mots, on comprend donc tout l'intérêt que représente l'étude de ce roman pour notre travail de recherche sur la reprise du mythe de Lewis Carroll dans la littérature grave. En effet, s'il est une chose qu'a bien compris Lydia Flem, c'est le caractère terrible du conte, notamment celui d'Alice.

Les contes sont souvent des cauchemars, ils disent comment faire face à l'adversité, au danger, aux situations inquiétantes.

(Ils) commencent en général dans l'adversité et se terminent parfois, souvent, assez bien, et ce n'est pas nécessairement le cas pour *Alice au pays des merveilles* ou *De l'autre côté du miroir*.²

b) Jean-Marie Gourio

Né à Nérac en 1956, Jean-Marie Gourio est aujourd'hui un écrivain à part entière. Ancien rédacteur en chef de *Charlie Hebdo*, il est surtout célèbre pour ses *Brèves de comptoir*, best-seller vendu à plus d'un million d'exemplaires, pour lesquelles il obtient le Grand Prix de l'Humour Noir en 1994 et 1998. A la télévision, il participe à la réalisation de plusieurs émissions humoristiques comme « Tribunal des flagrants délires », ou encore « Les Guignols de l'info » de 1989 à 1993.

Comme Lydia Flem, cet auteur aime se lancer des défis, et va du comique au thriller, en passant par le lyrisme. Ainsi dans *Chut !*, paru en 1998, Jean-Marie Gourio nous raconte une histoire d'amour entre une bibliothécaire et un militaire, sur fond d'hommage à la littérature. Ce roman sera d'ailleurs récompensé par le Prix Populiste. Puis en 2005 sortira *Apnée*, un récit qui se situe dans la veine du polar. En ce qui nous concerne, c'est en 2006 qu'il rédigera *Alice dans les livres*, publiée aux éditions Julliard. Mais il ne s'agit pas de son

¹ Extrait du magazine *Le Monde*, cet article de Florence Noiville a été repris sur le blog de Lydia Flem, à l'adresse <http://lyflol.blog.lemonde.fr/la-reine-alice/revue-de-presse/>

² Extrait de l'interview de Lydia Flem sur France Culture, avec Alain Veinstein

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

dernier roman puisque l'auteur a récemment écrit *Un café sur la Lune* en 2011, ainsi que *Sex Toy* en 2012.

Avec *Alice dans les livres*, Jean-Marie Gourio rend une nouvelle fois hommage aux livres, en reprenant le mythe carrollien pour lui faire traverser d'autres chefs-d'œuvre de la littérature. Entrant en échos les uns les autres, les livres vont s'interpeller sur les questions de la vie, et donc de la mort. Ainsi, le récit se met en place dans une atmosphère des plus graves, où la figure mythique d'Alice se retrouve confrontée à la figure bien réelle d'une autre Alice, celle du Pays des souffrances.

2 De l'intertextualité à la réécriture

Puisque nous avons décidé d'analyser les deux œuvres au corpus comme des reprises du conte *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir*, il était indispensable de prendre appui sur les grandes théories transtextuelles existantes, avant d'en venir à ce qui définit une réécriture. Ainsi, la notion d'intertextualité définie par Gérard Genette dans *Palimpsestes* semble tout à fait convenir pour mettre en lumière les relations que les textes entretiennent avec le récit mythique de Lewis Carroll :

Relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, éidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre.¹

Mais, avant de voir en détails comment se manifestent ces relations de coprésence entre les œuvres choisies, une autre relation, « moins explicite et plus distante », est à prendre en compte dans notre analyse : il s'agit de la paratextualité.

2.1 Paratextualité

La paratextualité est, selon Genette, le rapport qui s'établit entre le texte et son paratexte, c'est-à-dire avec le titre, les sous-titres, les intertitres, la préface, la postface, les avertissements, l'avant-propos, et les illustrations, de même qu'avec la couverture, la maison d'édition ou la collection à laquelle appartient l'œuvre. Tous ces éléments entretiennent un rapport significatif avec le texte qu'ils présentent, et permettent au lecteur de préparer et d'orienter la lecture du récit à venir. L'étude de ce paratexte dans chacune de nos deux œuvres du corpus, nous permettra alors d'émettre une première hypothèse sur les relations transtextuelles qui sont en jeu entre le texte carrollien et ses deux reprises. Précisons

¹ Genette, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ed. du Seuil, collection « Points », 1992, p.8

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

également que nous avons fait le choix de nous concentrer sur deux éléments significatifs du paratexte pour cette étude, laissant l'analyse du paratexte dit « auctorial », pour la dernière partie de ce mémoire.

a) Révélation par les titres

Pour chacun des romans étudiés, le titre nous plonge d'emblée dans une posture d'attente vis-à-vis d'un possible rapprochement de l'œuvre avec le conte pour la jeunesse, voire même d'une possible reprise de ce dernier. En effet, en choisissant d'intituler son récit *Alice dans les livres*, Jean-Marie Gourio nous donne doublement à imaginer une relation entre son roman et celui de Lewis Carroll. Par la reprise du prénom Alice d'une part, avec tout l'imaginaire qu'il véhicule, mais également par l'évocation de ce personnage dans les livres d'autre part, le lecteur peut y espérer la présence de la célèbre figure mythique. De plus, au-delà de la sonorité à laquelle renvoie le prénom ainsi cité, il est intéressant de noter que la graphie du prénom a été respectée, comme si cela engageait davantage l'auteur dans un pacte de lecture clair, avec son lectorat.

Chez Lydia Flem, le titre est encore plus révélateur qu'il ne l'est chez Jean-Marie Gourio. *La Reine Alice* renvoie en effet au chapitre 9 du conte *De l'autre côté du miroir*, intitulé de la même façon. Néanmoins, on peut imaginer qu'au-delà du chapitre auquel il fait appel, le titre renvoie davantage à une image collective d'Alice, celle de la petite fille, qui du statut de pion, passe à celui de reine. De plus, chez Lydia Flem, les chapitres apportent eux-aussi un éclairage sur les relations transtextuelles entre le roman et le conte de Carroll. Ainsi « De l'autre côté de soi » fait écho au titre du deuxième conte d'Alice, mais aussi au passage littéral d'Alice de l'autre côté du miroir, avec tout ce que cela porte comme références. De même, le chapitre « Le Labyrinthe des Agitations Vaines », renvoie au motif du conte dont nous avons parlé plus haut, et qui est très largement associé au mythe d'Alice. Enfin, « La Forêt du Pas à Pas de la Convalescence » renvoie à l'imaginaire du conte merveilleux comme espace de l'épreuve, lieu privilégié où l'individu se retrouve face aux créatures imaginaires, mais aussi face à soi-même. En effet, chez Lewis Carroll, la forêt est un élément central du voyage d'Alice, car c'est en la traversant que la jeune fille surmontera les épreuves qui la feront à grandir.

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

b) *La promesse des quatrièmes de couverture*

Attachons nous maintenant à ces éléments de paratexte que sont les quatrièmes de couverture, qui font partie de ce que Gérard Genette appelle « le péri-texte éditorial ». Pour plus de clarté dans nos propos, nous avons retranscrit le texte présent sur chacune de ces deux quatrièmes de couverture¹:

Nous sommes à l'hôpital. Chaque jour depuis des mois, un homme lit *Alice au pays des Merveilles*, de Lewis Carroll, à sa petite fille Alice. Le Livre sauvera-t-il son enfant de la maladie ? *Alice au pays des Merveilles* sauvera-t-elle Alice du pays des Souffrances ?

Il faut croire aux histoires, disent les livres. Alors Alice au pays des Merveilles quitte son royaume pour venir à la rencontre de la petite Alice à l'hôpital. Sortant du livre de Lewis Carroll, traversant les autres livres de la bibliothèque pour apprendre la vie, Alice et le Lapin blanc entraînent la fillette malade dans leur rêve.²

Hommage discret à Lewis Carroll, l'héroïne traverse réellement le miroir lorsqu'elle se découvre un cancer. Chez Lady Cobalt comme dans le laboratoire du Grand Chimiste, elle converse avec des objets magiques et des personnages extravagants : la Licorne, Cherubino Balbozar, le Grincheux, le docteur H., les Contrôleurs, la Plume, l'Attrape-Lumière... Persécutée par les uns, protégée par les autres, la dame aux turbans se joue des épreuves et devient la Reine Alice.

Lydia Flem a l'élégance de parler de choses graves avec tendresse, humour et malice. D'une grande intensité, ce roman invente une langue pour dire le désarroi qui peut nous mordre à certains moments de l'existence : entre rires et larmes.³

Placée sous l'autorité directe de l'éditeur, la quatrième de couverture ne peut être prise comme un réel aveu d'intentionnalité de l'auteur, concernant une reprise du mythe. Néanmoins, elle témoigne d'une appréciation du livre, après sa lecture, et ne peut donc pas être laissée de côté.

Chez Jean-Marie Gourio, c'est le livre d'*Alice au pays des Merveilles* qui est mis en avant. On comprend donc très vite qu'il sera au cœur du récit, puisque l'interrogation à son égard suppose qu'il aura un rôle à jouer dans la guérison de la jeune Alice, du pays des Souffrances. Les personnages du conte carrollien sont également convoqués avec l'évocation du Lapin Blanc, d'Alice bien entendu, ainsi que leur auteur.

¹ Nous signalons que nous avons choisi de retranscrire le résumé présent sur la jaquette du livre de Gourio, et non pas l'hommage qui est adressé sur la véritable quatrième de couverture, que nous analyserons un peu plus tard.

² Quatrième de couverture d'*Alice dans les livres*

³ Quatrième de couverture de *La Reine Alice*

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

Chez Lydia Flem, il semblerait qu'il y ait une plus grande distance prise avec le mythe. En effet, même s'il est question d'« hommage » à Lewis Carroll, celui-ci est qualifié de « discret ». En outre, les personnages cités, ne renvoient à aucun nom connu dans les contes carrolliens, si ce n'est celui de la Licorne. La quatrième de couverture nous laisse donc supposer que le lien avec l'œuvre de Carroll, se joue ailleurs. En effet, même si les personnages, dans leur dénomination, ne semblent pas renvoyer aux créatures du pays des Merveilles, on peut dire qu'ils sont très atypiques. Ainsi, certains objets semblent prendre vie et sont affublés d'un nom pour le moins énigmatique comme « l'Attrape-Lumière ». De plus, l'évocation même de l'invention d'une langue nous renvoie immédiatement à la particularité du récit carrollien, connu pour son originalité, son non-sens.

Ainsi, l'étude du paratexte à travers ces deux éléments significatifs, ancrent le lecteur dans un horizon d'attente bien défini. Il sait, avant même d'avoir commencé sa lecture, qu'il lui faudra faire des bonds entre l'œuvre de Lewis Carroll et le récit qu'il a entre les mains, s'il veut avoir une compréhension fine du roman.

2.2 Relations de coprésence

Comme nous l'avons signalé plus haut, la paratextualité n'est qu'une des relations transtextuelles qui peuvent exister entre plusieurs textes. En effet, les citations et les allusions font partie de ce que l'on appelle, les relations intertextuelles. Elles se présentent, dans le texte où elles apparaissent, comme les indices de la présence d'un autre texte.

a) Citations

La citation est considérée comme étant la forme la plus explicite de l'intertextualité puisqu'elle rend clairement visible l'insertion d'un texte dans un autre. Elle se repère grâce aux guillemets qui la signalent et peut être accompagnée, ou non, d'une référence précise. Les marques typographiques telles que des caractères en italique, la mise en retrait ou en exergue, peuvent également signaler la présence d'une citation.

C'est dans le roman de Jean-Marie Gourio qu'on trouve le plus de citations de l'œuvre de Carroll ; en fait, c'est le seul des deux récits à citer des passages du conte d'Alice. Ainsi, dès le début du roman, alors que le père d'Alice, Samuel, lui raconte l'histoire d'*Alice au pays des Merveilles*, on voit apparaître, en italique, le début du récit de Lewis Carroll :

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

Alice commençait à se sentir très lasse de rester assise à côté de sa sœur, sur le talus, et de n'avoir rien à faire ; une fois ou deux, elle avait jeté un coup d'œil sur le livre que sa sœur lisait, mais il ne contenait ni images ni conversations, [...] lorsque, brusquement, un Lapin blanc aux yeux roses passa en courant tout près d'elle...¹

Outre les passages de l'œuvre qui reviennent de façon récurrente dans le texte, à chaque fois que Samuel lit le livre à sa fille, on ne dénombre pas moins de dix-neuf occurrences du titre *Alice au pays des Merveilles* dans tout le roman. Cela ne fait donc que renforcer l'impression laissée par la quatrième de couverture, qui semblait placer le premier des contes de Lewis Carroll, au cœur du récit. Par ses nombreuses citations, il apparaît comme un personnage central de l'histoire.

A l'inverse, si citations il y a dans *La Reine Alice*, aucune ne renvoie directement à l'œuvre de Carroll. De la même façon que la quatrième de couverture d'*Alice dans les livres* semble ne pas avoir trahit son récit, celle de Lydia Flem non plus, puisqu'il était question d'un « hommage discret ». Mais loin de délaisser les citations du roman pour autant, il est intéressant d'analyser la nature de celles-ci. En effet, on constate que beaucoup de citations, chez Lydia Flem, renvoient à des chansons ou encore à des comptines. Ainsi, lorsque le Ver à Soie rend visite à Alice, il n'est pas rare que ce dernier chantonne :

Un petit poisson, un petit oiseau

S'aimaient d'amour tendre,

Mais comment s'y prendre

Quand on est dans l'eau ?

Un petit poisson, un petit oiseau

S'aimaient d'amour tendre,

Mais comment s'y prendre

Quand on est là-haut ?²

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.19

² Extrait d'une chanson interprétée par Juliette Greco, intitulée *Un petit Poisson, Un petit Oiseau*

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

Alice elle-même se plaît dans la récitation de poèmes, ou de comptines enfantines, comme lorsqu'elle s'apprête à subir sa première chimiothérapie au laser, dans l'espoir de se rassurer. Leur présence tranquillise la jeune femme qui les sollicite, de la même façon qu'une berceuse peut rassurer l'enfant. D'ailleurs, cette dernière ne s'en cache pas, elle reste au fond d'elle-même, une enfant.

1, 2, 3, nous irons au bois,

4, 5,6, cueillir des cerises,

7, 8,9, dans un panier neuf,

10, 11,12, elles seront toutes rouges.

Alice s'était mis en tête de trouver des comptines, des listes, des énumérations qui pourraient l'accompagner dans le voyage aux mille soleils de l'irradiation. Elle aurait adoré en inventer à l'usage des adultes qui, comme elle, sont restés des enfants, lorsqu'ils rêvent, lorsqu'ils rient ; lorsqu'ils souffrent et s'angoissent.

Ces citations ne sont pas sans nous rappeler les comptines anglaises qui parsèment les contes de Lewis Carroll, et ancrent par là-même le roman, dans la filiation littéraire du célèbre auteur.

b) Allusions

L'allusion est la relation de coprésence qui s'avère être la plus subtile. Elle correspond selon Genette, à « un énoncé dont la pleine intelligence suppose la perception d'un rapport entre lui et un autre auquel renvoie nécessairement telle ou telle de ses inflexions, autrement irrecevable¹ ». Sollicitant à la fois la mémoire et l'intelligence du lecteur, elle ne correspond à aucune marque typographique particulière, pour ne pas rompre la continuité du texte dans lequel elle apparaît.

Nos deux auteurs ayant établi un pacte de lecture clair avec leurs lecteurs grâce aux indices présents dans le paratexte, la saisie de l'allusion ne sera pas trop difficile pour ceux-ci.

Ainsi, lorsqu'à la dernière page du roman Lydia Flem écrit :

Alors...

Alice enlèverait sa robe devant la glace de sa chambre, elle verrait le miroir devenir aussi inconsistant que de la gaze, se changer en une sorte de brouillard, et soudain se sentirait happée de l'autre côté...

¹ Genette, Gérard, *op.cit*, p.8

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

Le lecteur devine l'allusion qui est faite entre cette fin de roman et le début du conte de Lewis Carroll *De l'autre côté du miroir*, lorsqu'Alice s'imagine passer de l'autre côté :

Faisons semblant de pouvoir y entrer, d'une façon ou d'une autre. Faisons semblant que le verre soit devenu aussi mou que de la gaze pour que nous puissions passer à travers. Mais, ma parole, voilà qu'il se transforme en une sorte de brouillard !

Cette allusion, permet de créer une véritable continuité entre le roman de Lydia Flem et le conte de Lewis Carroll, perpétuant ainsi la survivance du mythe, qui continue d'exister aujourd'hui à travers ses multiples reprises.

Dans *Alice dans les livres*, les allusions se mêlent d'autant plus au récit qu'un va-et-vient constant a lieu entre la fiction d'*Alice au pays des Merveilles*, sans cesse sollicitée, et la fiction de Jean-Marie Gourio. Ainsi, lorsque la jeune Alice, qui se trouve à l'hôpital, demande à Samuel : « Je suis entrée dans le terrier, papa ? », ce qui pourrait sembler être un discours sans aucun sens, dicté par un état sous morphine, est en fait une allusion au conte carrollien, que le lecteur saisit d'emblée. En totale connivence avec son lectorat, l'auteur se permet d'intégrer au discours de son héroïne, une métaphore qui associe la chute d'Alice au pays des Merveilles, au fait que la jeune enfant soit en train de mourir. Entrer dans le terrier signifie donc pour la malade, entrer dans la mort. De là, découlera le discours du père dans l'oreille de sa petite fille :

C'est ça, [...] tu tombes, ma petite Alice, dans le puits sans lumière et sans fond. Plus bas, encore plus bas, toujours plus bas. Est-ce que cette chute ne finira jamais ? Combien de kilomètres vas-tu parcourir ? Tu ne dois pas être loin du centre de la terre ! [...] Tu atterris sur un tas de feuilles mortes ! Regarde devant toi, Alice, le Lapin blanc s'enfuit à toute vitesse ! Cours Alice ! Cours mon amour après le Lapin blanc !¹

Ces deux formes d'intertextualité que sont donc la citation et l'allusion, ne prennent pas en compte les relations plus implicites qui peuvent s'établir entre nos deux textes et le conte carrollien, au-delà des relations de coprésence. De plus, ce n'est pas parce qu'il y a intertextualité que nous sommes forcément en présence de réécritures. Un auteur peut citer un autre texte, y faire allusion, sans pour autant le prendre comme modèle à recréer. Il faut en effet que ces relations se mesurent très largement tout au long du récit, pour qu'il y ait acte de réécriture. C'est pourquoi, allant plus loin dans notre réflexion, nous allons définir une nouvelle relation transtextuelle : l'hypertextualité.

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.58

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

2.3 Du texte à l'hypertexte

a) Notions théoriques

Pour Genette, l'hypertextualité correspond à la réécriture d'un texte par un autre. Ainsi, il explique :

J'entends par là toute relation unissant un texte B (que j'appellerai *hypertexte*) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire.¹

L'hypertexte se définit donc comme une œuvre littéraire, née après la transformation d'un autre texte. Selon cette théorie, *Alice dans les livres* et *La Reine Alice* sont donc des hypertextes de l'œuvre carrollienne, considérée elle-même comme l'hypotexte. Le passage d'un texte à un autre impliquant nécessairement des variations, des changements, il n'est pas qu'une simple répétition. De plus l'hypertextualité se caractérise également par la modification de l'hypotexte. Ainsi, nos deux auteurs ont fait le parti pris de garder du mythe son caractère mortifère et son ambivalence, se plaçant davantage dans une posture de transformation que d'imitation.

Ces considérations nous permettent alors d'envisager les deux œuvres du corpus, comme des réécritures des aventures d'Alice.

Le dictionnaire définit la réécriture comme l' «action de réécrire un texte pour en améliorer la forme ou pour l'adapter à d'autres textes, à certains lecteurs, etc.²». Si l'on s'en tient à cette définition, nos deux romans sont donc bien des réécritures puisqu'elles reprennent le mythe d'Alice, une œuvre pour la jeunesse, pour le transposer dans un récit à destination des adultes, et dont la forme s'éloigne ostensiblement de celle du conte. Par cette action, la réécriture donne alors un sens nouveau au texte modèle.

b) Changement de genre et hybridité

Le passage d'un genre à un autre, lors d'une réécriture, est un phénomène somme toute fréquent. Ce procédé permet à l'auteur de toucher un public différent, parfois même plus large que ne le permettait l'hypotexte. Dans notre cas, il donne l'occasion de reproduire, dans l'un des genres prédominants de notre époque qu'est le roman, un récit qui était essentiellement destiné aux enfants, changeant par là-même, l'intention et le message de ce dernier. Du conte

¹ Genette, *op. cit.* p. 13

² Définition du Nouveau Petit Robert

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

merveilleux, on passe alors au roman contemporain, comme en témoigne d'ailleurs les maisons d'éditions dans lesquelles nos récits ont été publiés.

En effet, *La Reine Alice* est parue aux éditions du Seuil, dans la collection « La Librairie du XXI^e siècle ». Créée à l'automne 1989, cette collection « offre à ses lecteurs [...] (des) écrits pour notre temps ¹ ». On y trouve alors des ouvrages d'histoire, des récits, mais aussi des essais, ainsi que de la poésie. En revanche, aucun écrit pour la jeunesse n'est publié dans cette collection. Ce qui caractérise également les récits de cette collection, c'est leur ambiguïté. Dans un entretien avec le directeur Maurice Olender, Gilles Collard et Nicolas Carpentier soulignaient la difficulté pour les libraires de ranger les titres de la collection : rayon littérature, essais, philosophie, etc. ? Le récit de Lydia Flem est symptomatique de cette hésitation. Bien qu'apparaisse le mot « roman » sur la quatrième de couverture, l'auteur assume sa filiation avec le conte : « Ce roman, je l'ai construit comme un conte contemporain. ² ». En une phrase, Lydia Flem convoque deux formes littéraires différentes, pour décrire son récit. Ainsi, elle décide d'aborder un sujet considéré comme « pointu », en empruntant l'intelligence du récit, et en se réappropriant le mythe carrollien.

Convoquer l'éternelle force de ce conte, sa plasticité, c'est le stratagème superbe risqué par Lydia Flem pour retracer les étapes de son traitement, du diagnostic jusqu'à l'entrée dans la « forêt du Pas à pas de la Convalescence ³ ».

Le texte de Jean-Marie Gourio, quant à lui, a été publié aux éditions Julliard. Fondée en 1942, la maison d'édition est spécialisée dans la littérature française contemporaine et la découverte de nouveaux talents, publiant notamment Françoise Sagan, Jean d'Ormesson ou encore Jean Teulé plus récemment. Bien qu'il soit noté la mention de « roman » sur la couverture d'*Alice dans les livres*, le récit de Jean-Marie Gourio joue sur l'ambiguïté de sa forme, entre conte et roman. En effet, le texte s'ouvre sur la description d'un paysage quasi idyllique, où calme et verdure côtoient une ancienne cité médiévale. L'auteur va lui-même jusqu'à dire que l'image de ce « village dressé sur la plaine comme un carton découpé », n'est pas sans rappeler « une architecture de conte ». Analysant plus précisément ce décor qui fait office de prologue à l'histoire que s'apprête à nous conter l'auteur, il apparaît comme une ressemblance frappante entre la genèse de ce récit, et celui, si célèbre, du conte carrollien.

¹ Description du catalogue de « La Librairie du XXI^e siècle », publié en mars 2009

² Extrait d'un entretien de l'auteur avec Le Monde : <http://www.arte.tv/fr/Les-ecrivains-et-le-reve-Le-reve-annonce-l-ecriture-Lydia-Flem-/6699814.html>

³ http://www.letemps.ch/Facet/print/Uuid/0595d5aa-46a8-11e0-9692-6c0228161272/Alice_par-del%C3%A0_le_miroir; site consulté le 1/09/12

Transmission du mythe et reprises : deux réécritures particulières.

Ainsi, l'eau sur laquelle est née la première aventure d'Alice, est aussi un élément fondamental du cadre dans lequel naît l'histoire d'*Alice dans les livres*.

A cet endroit du pays, la rivière fait une boucle et s'écoule, lourde et verte, ralentie par les branches et les barques amarrées sous les tours du vieux rempart. [...] C'est une cité médiévale entourée d'eau. [...] Certains dimanches, toute la rivière se trouve prise dans un filet irisé. [...] Je parle comme je flotte. Tout autour de moi coule la rivière, tournent les truites arc-en-ciel.¹

Les éléments qui ont donné naissance au conte de Lewis Carroll, sont donc les mêmes que ceux qui introduisent le récit de Jean-Marie Gourio, comme si la fiction donnait naissance à la réalité tragique du roman. Au fil de sa lecture, le lecteur sera d'ailleurs amené à faire des bonds entre le réalisme douloureux du récit, et l'imaginaire auquel renvoie le conte carrollien. Ce procédé sera également utilisé dans le roman de Lydia Flem qui convoque le conte pour mettre à distance le sujet délicat abordé par l'auteur. Entre réalisme et fiction, nos deux hypertextes tentent de conjuguer la reprise du mythe avec l'écriture d'une réalité éprouvante.

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.12-15

Chapitre 3 Variations et conservations du mythe

La réécriture se définissant par la répétition plus que le renvoi à d'autres textes, il est important de voir comment ont été repris les grands thèmes et motifs du mythe, dans chacun de nos deux romans. Mais par répétition, il ne faut pas entendre « à l'identique ». En effet, toute réécriture implique des modifications, faisant du nouveau texte, un texte original. En ce qui nous concerne, nous tenterons de dégager les points communs qui unissent les réécritures à l'hypotexte, pour mieux mettre en avant les transformations apportées par le changement de genre, et donc, par la délivrance d'un nouveau message. Dans un premier temps, nous verrons comment nos auteurs se sont appropriés les personnages et les épisodes du conte carrollien, le modernisant totalement.

1 Réécriture des épisodes et des personnages

1.1 Construction hypertextuelle des personnages

a) *Les Alice*

Nos deux romans présentent une image différente du personnage mythique. Chez Lydia Flem, Alice est l'héroïne du conte de Lewis Carroll, une héroïne qui a grandi. Le personnage de *La Reine Alice* a donc beaucoup de réminiscences de son voyage passé sous-terre au Pays des Merveilles, comme en témoignent ces quelques extraits :

Alice aimait revenir en songe au Pays des Merveilles ; sa phrase favorite était : « Faisons semblant. »¹

Alice se souvenait qu'au moment de son procès, s'adressant au Lapin Blanc qui lui demandait par où commencer le réquisitoire, le Roi avait ordonné : « Commencez par le commencement [...] ».²

¹ Flem, Lydia, *op.cit*, p.11

² Flem, Lydia, *op.cit*, p.14

De plus, la jeune femme se présente, dans le roman, en compagnie de sa chatte Dinah, appelée du même nom dans le conte carrollien. Ainsi, cette association entre les deux personnages, finie de nous convaincre de l'identité d'Alice, qui n'est autre que le personnage de Lewis Carroll.

C'est forte de son expérience passée au Pays des Merveilles, que notre Alice va tenter de surmonter ce nouvel obstacle, cet ultime voyage qu'est le passage de l'autre côté du miroir. Si Alice est la reprise du personnage mythique de Lewis Carroll, elle correspond en ce sens davantage à l'Alice qui nous est présentée dans le deuxième conte, qu'à celle d'*Alice au pays des merveilles*. Ainsi, à peine remise de son premier périple, elle doit en entamer un autre, plus dangereux encore que le premier, puisqu'au-delà d'être totalement incompréhensible, le monde dans lequel elle bascule, n'est autre que l'envers de sa vie.

A peine réveillée de ce songe absurde, elle plongeait dans un monde encore plus troublant où tout était non seulement sans dessus dessous mais symétriquement à l'envers. En courant à perdre haleine on ne bougeait pas d'un pas. Quand finalement on croyait avoir avancé d'une case, on se retrouvait en arrière ; ce qui devait être à gauche se retrouvait à droite et vice versa jusqu'à brouiller tous les repères habituels. C'était extrêmement inconfortable.¹

Plus âgée que lors de son premier voyage, Alice est donc plus raisonnée, plus résiliente. Plutôt que d'essayer d'affronter ce monde où tout est déréglé, elle choisit d'« épouser le déséquilibre », de faire face, persuadée qu'il ne sert à rien de lutter. Ainsi, notre héroïne se révèle plus passive qu'elle ne l'était dans le conte carrollien, consciente de n'être qu'un pion sur l'échiquier de sa vie.

Devait-elle d'abord accepter de s'égarer ? Était-ce cela le commencement, la première consigne : oser l'égarer, oser perdre et se perdre ? S'enfoncer dans un non-lieu, ne pas s'épuiser à tourner en rond, à chercher une improbable issue ? Il n'y en avait pas.²

Néanmoins, cette passivité n'est que relative, puisque loin de baisser les armes, Alice décide de se créer un fil, avec lequel elle compte bien traverser cette terrible épreuve qu'est la maladie. Ce fil, sera celui de la fiction.

Chez Jean-Marie Gourio, la reprise du personnage carrollien est plus consensuelle. L'enchâssement du récit d'*Alice au pays des merveilles* dans le récit de la maladie de la petite Alice, permet de distinguer deux Alice. Il y a donc Alice au pays des merveilles, telle que nous la connaissons dans le conte de Lewis Carroll, et la deuxième Alice, celle de la réalité, que nous distinguons de la première, en la nommant Alice au pays des souffrances.

¹ Flem, Lydia, *op.cit*, p.12

² Flem, Lydia, *op.cit*, p.14

Commençons par décrire la première Alice, celle qui n'est pas un personnage du conte de Carroll. Elle a six ans, et est atteinte d'un cancer qui la force à rester alitée à l'hôpital. Son état de souffrance est tel, qu'elle est constamment sous morphine, ce qui explique ses songes et ses délires. D'un autre côté, il y a Alice, celle du Livre. Consciente de vivre dans la fiction, elle ne comprend pas le mal qui touche la petite fille du monde réel, et aimerait bien, elle aussi, expérimenter la mort. C'est pourquoi, à chaque fois qu'Alice au pays des souffrances s'endort, elle quitte le pays des merveilles pour traverser d'autres livres, dans le but de faire l'expérience qui la rapprocherait de la jeune Alice hospitalisée.

Le Roi, la Reine, les Gardes, les Cartes à jouer, le Loir, le Chapelier, accompagnent Alice à la frontière du pays des Merveilles. Nous voilà beaux ! se lamente le Lapin blanc aux yeux roses. Alice au pays des souffrances dort ! crie la Reine, et la loi c'est la loi ! Alice au pays des Merveilles saute de joie ! Voyager ! s'exclame-t-elle, tout le monde rêve de voyager ! [...] Après un bref discours du Roi, blabli, blabla par application de la loi, les gardes poussent Alice et le Lapin blanc par-dessus la frontière du pays des Merveilles. Bon voyage ! crie la Reine à travers la couverture du livre. Bon voyage ! crie le Roi.¹

De son côté, la jeune souffrante ne souhaite qu'une chose, rejoindre Alice, au pays des merveilles, pour ne plus avoir mal. Ces deux personnages vont donc être amenés à se rencontrer, pour finalement ne faire plus qu'un.

b) Les personnages du pays des merveilles

Les différents personnages qui entourent Alice dans le roman de Lydia Flem, sont renommés par elle-même, ce qui leur confère un caractère merveilleux. Ainsi, médecins et proches prennent tour à tour les noms de Cherubino Balbozar, Troll, le Chapelier, le Chimiste, le Grincheux, ou encore le Roi et la Reine de Cœur, ainsi bien sûr que la Licorne, le Lapin Blanc et le Ver à Soie, etc. Mais à l'inverse de ce qu'il se passe dans le conte carrollien, tous les personnages ne sont pas antipathiques, bien au contraire. Ainsi, le Ver à Soie ou encore la Licorne sont de réels adjuvants dans l'aventure malheureuse d'Alice. Le premier apparaît dans les moments où notre héroïne doute, pour la conseiller, un peu comme le personnage qu'il est dans *Alice au pays des Merveilles*. Le second offre des présents à Alice pour essayer de lui changer les idées, en l'invitant à de nouvelles activités. Ainsi, la Licorne offre à la jeune femme, un étrange objet, appelé l'Attrape-Lumière, avec pour seule recommandation : « A votre seul désir ! ». Ce dernier n'est autre qu'un appareil photo, qu'Alice utilisera pour mettre en image son périple, comme en témoigne d'ailleurs les quelques clichés qui apparaissent à la fin du roman.

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit.*, p.35

Un personnage sort tout de même du lot puisqu'Alice elle-même refuse de lui donner le statut de personnage, dans sa propre fiction : il s'agit du Grincheux. Avec un nom qui sonne comme un rappel au conte de Blanche-Neige, ce personnage, ou non –personnage pour Alice, met celle-ci dans un état de profonde contrariété. Grincheux qui est en fait le voisin d'Alice, est un écrivain. Un soir, alors qu'Alice est réveillée par la lumière qui émane de son appartement, celle-ci va à sa rencontre. Leur premier échange sera des plus désagréables, puisqu'en plus d'être malpoli, l'érudit se montre très égoïste. En effet, celui-ci ne peut concevoir qu'un autre écrivain habite sur son palier, et se refuse à parler des aventures d'Alice, tout en désirant l'entreprendre sur ses propres travaux.

-Vous ne m'avez même pas demandé ce que j'étais en train de rédiger, se lamenta le savant d'une voix suave.

- Vous n'avez pas manifesté le moindre intérêt pour mes propres aventures ou mésaventures ! répliqua sa voisine courroucée.

-J'aurais volontiers partagé un peu de ma nuit pour vous entretenir de mes travaux...
- Vous voyez, vous n'êtes qu'un insupportable égoïste. Vous avez entendu ce que vous venez de dire ? Vous, vous, il n'y a que vous au centre du monde ; nuit et jour, vous ne vous préoccupez que de vous-même. Adieu, monsieur l'érudit, vous ne m'obligerez pas à lire vos livres !¹

Et ce qui semble être le comble pour notre héroïne, c'est que ce personnage méprise Lewis Carroll.

-Vous faites bien trop de cas de ce vieil excentrique de Lewis Carroll..., commença-t-il.
-Mais je ne vous permets pas, je lui dois la vie. Comment osez-vous ? l'arrêta Alice vibrante de colère.

-Ne prenez pas chaque mot que je prononce contre vous, répliqua son voisin. Vous n'êtes jamais qu'une arrogante créature de fiction. Restez donc à votre place, entre les pages d'un livre, et n'en sortez pas ! Vous êtes encombrante avec vos insomnies, vos académies, vos embrouillaminis et vos bibis décatis...

-Monsieur, je ne vous connais pas, rétorqua Alice en s'écartant. Vous et vous ridicules point sur les *i*, vous n'avez strictement aucune existence, vous n'appartenez pas à la littérature, vous n'en êtes même pas un personnage secondaire. Nous ne sommes pas du même monde ! laissa-t-elle dédaigneusement tomber. Adieu donc.²

Pour la deuxième fois à l'issue de leurs rencontres, Alice emploie le terme « Adieu ». En effet, à chaque tentative de dialogue entre les deux protagonistes, c'est un échec. Mais paradoxalement, bien qu'Alice renie le personnage du Grincheux, et quoi qu'elle en dise, il est devenu un personnage littéraire, celui du roman *La Reine Alice*.

¹ Flem, Lydia, *op.cit*, p.47

² *Ibid*, p.272-273

Nous le citons plus haut, d'étranges objets apparaissent dans le récit de Lydia Flem. Personnalisés par un nom qui leur est attribué, ils s'animent et prennent vie comme de réels personnages. Ainsi, la Plume d'Alice, également appelée le stylographe, n'en fait qu'à sa tête lorsque celle-ci essaie de se lancer dans l'écriture.

Comme elle restait allongée dans la pénombre, songeuse, le stylographe chatouilla ses doigts, les écarta pour se glisser entre le pouce et l'index, l'entraîner à sa suite [...]

- Oh, pas si vite, murmura Alice, essoufflée, à la Plume qui dansait plus vivement qu'elle ne pouvait la suivre. Attends un peu, ne cours pas ainsi...

Mais la Plume n'en faisait qu'à sa mode, l'obligeant à emboîter son allure [...] Mais la Plume ne l'entendait pas de cette oreille. Elle s'amusait, virevoltait, glissait, sautillait sur la page comme si elle parcourait une salle de bal, dessinant une valse de ses pieds ailés.¹

Pour Jean-Marie Gourio en revanche, il n'y a pas de réelles métamorphoses des personnages du conte carrollien. En effet, en décidant de faire du livre *Alice au pays des merveilles*, le fil rouge de son récit, les personnages restent ceux créés par Lewis Carroll. On retrouve ainsi le Chapelier, le Loir, le Lièvre de Mars, le Roi, la Reine, les Gardes, les Cartes à jouer, etc. Le grand absent du récit est en revanche, le Ver à Soie. On constate donc que l'auteur, dans son processus de reprise, choisit les personnages constitutifs de son récit, en supprimant quelques-uns, ou encore, en faisant de certains, des personnages plus importants qu'ils n'étaient dans le récit initial. C'est le cas pour le Lapin blanc qui n'a pas la même fonction que dans le récit de Lewis Carroll. En effet, il devient un réel adjuvant pour Alice au pays des merveilles, en l'accompagnant dans son voyage dans les livres. Ce qui est surprenant, c'est que l'Alice de la fiction ne semble plus lui courir après, puisque c'est lui qui décide de la suivre dans son périple. En revanche, c'est la petite Alice souffrante, celle de la réalité, qui lui court après, poussé par son père qui l'encourage à le retrouver. Le Lapin blanc a donc une double fonction dans le récit de Jean-Marie Gourio : il est un objet de désir pour l'une des deux Alice, alors que lui-même semble désirer Alice au pays des merveilles.

Cette ambiguïté du Lapin blanc, entre ami et amant se retrouve dans le discours qu'il tient à Alice au pays des merveilles, lorsque celle-ci se retrouve blessée dans un des livres qu'elle traverse :

¹ *Ibid*, p.89-90

Le Lapin repose le livre sur un buffet qui passe. Il se penche sur Alice. Répète les mots du livre. *Alice ma chérie réveille-toi !* Il les répète encore. Et encore. Parce que, dans le livre, la petite Alice se réveille. Et aussi parce que, dans la phrase du livre, il y a le mot « chérie ». Ma chérie, murmure le Lapin blanc aux yeux rouges. Ma chérie. Il pose un baiser sur ses lèvres. Il caresse ses boucles qui flottent dans l'air doux du puits sans fond.¹

Mais, cet amour, exprimé avec tant de passion, ressemble fort à celui de Samuel pour sa fille :

Mon amour. Mon amour. Mon amour. Samuel serre Alice dans ses bras. Elle tremble. Son cœur vert sur la machine s'affole. Bibibibip ! Samuel l'embrasse sur le front, sur les lèvres, sur les joues. [...] Le vent tiède de la bouche de son père l'apaise. C'est un vent amoureux qui a souvent soufflé, le jour comme la nuit, chaque fois que la peur, la peine, chaque fois que les larmes viennent.²

Il semblerait donc que le Lapin blanc soit l'image fictionnelle du père d'Alice, puisque comme ce dernier, il est toujours à ses côtés, et semble l'aimer profondément, de manière parfois un peu ambiguë. Cette équivocité mise en avant par l'auteur semble nous rappeler le point délicat de la biographie de Lewis Carroll, qui porte encore aujourd'hui, à controverse. En effet, l'amour du célèbre conteur anglais pour les fillettes n'est plus à prouver, recelant une « charge émotive et sexuelle³ » certaine. Ainsi, les deux passages du baiser sont à rapprocher de cette lettre envoyée par Lewis Carroll, à Gertrude Chataway, une fillette de sept ans, suite à l'un de ses entretiens avec un médecin :

« Ma parole ! s'est-il exclamé, voilà qui m'intrigue considérablement. Croyez-vous que ce soient vos lèvres qui soient atteintes ? »

« Mais bien sûr, ais-je répondu, c'est exactement ça ! » Alors il a pris un air extrêmement grave et il a dit : « Je crois que vous avez donné trop de baisers. » « Ma foi, ai-je avoué, j'ai donné un baiser, un seul, à une petite fille de mes amies. » « Réfléchissez-bien, a-t-il dit, êtes-vous sûrs de n'en avoir donné qu'un seul ? » Après avoir réfléchi j'ai répondu : « Peut-être lui en ai-je donné onze. » Alors le docteur a décrété : « Vous ne devez plus lui donner le moindre baiser jusqu'à ce que vos lèvres soient parfaitement reposées. » « Mais comment vais-je faire ? ai-je dit, car voyez-vous, je lui en dois 182. »⁴

On comprend dès lors que l'amour qu'éprouvait Carroll à l'égard des petites filles, présentait toutes les caractéristiques de l'amour physique entre adultes, et du désir sexuel. Même s'il n'est à aucun moment question d'inceste dans le récit de J.M Gourio, l'ambiguïté de la figure adulte masculine, qu'elle soit paternelle avec Samuel, ou encore imaginaire avec

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.110

² Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.111

³ Gattégno, Jean, *Lewis Carroll : une vie*, éditions du Seuil, collection « Points », 1984, p.86

⁴ *Ibid*, p.96

le Lapin blanc, nous laisse à penser que ces deux personnages sont en quelque sorte, la représentation de Lewis Carroll.

De plus, comme chez Lydia Flem, les objets, et les éléments naturels prennent vie dans le roman de Jean-Marie Gourio. Ainsi, le personnage qui ouvre le récit n'est autre qu'une fleur d'eau. C'est elle qui nous décrit le décor qui fixe le début de la fiction. Comme chez Lewis Carroll, les fleurs sont donc « vivantes¹ » :

Moi, je suis une fleur. Une fleur d'eau, comme il en existe des milliers dans ces courants. Je suis minuscule. Jaune vif. Citron. C'est avant la cascade que je vis accrochée par ma tige à la berge. [...] Je parle mieux que les fleurs ordinaires. Le soleil me fait briller. C'est lui qui me donne mon éloquence.²

Il y a également la Veilleuse de la chambre d'hôpital. Toutes les nuits, elle veille sur la petite Alice et sur son père Samuel qui est à son chevet. Elle prend donc la parole, comme la fleur d'eau, et devient la narratrice d'une partie du récit :

Moi, je suis la Veilleuse bleue et je veille. Je disperse dans la chambre 132 une lumière réduite en poudre. Je pose des étoiles bleues dans les yeux d'Alice. Sur les cheveux de son père. [...] Je peins du bleu sur les souffrances. Sur la peau tendre de la petite. Sur ses urines sombres. Sur ses crachats. Sur l'air. J'invente une vapeur colorée qui serait comme du nuage. Une mousse à voir, à respirer.³

Ainsi, étant donné le contexte dans lequel se passe chacun des deux récits étudiés, nous voyons apparaître des personnages qui n'étaient pas présents dans le conte carrollien : le personnel médical et son univers. Infirmières et médecins permettent alors de donner un nouvel éclairage au récit de Lewis Carroll, en l'ancrant dans une réalité dès plus sombres.

1.2 Réécriture de grands épisodes du conte carrollien

a) Le procès de la maladie chez Gourio

L'un des grands épisodes du conte *Alice au pays des merveilles*, est sans doute celui du procès, dernier chapitre du récit intitulé « La déposition d'Alice ».

Celui-ci est repris dans le récit de Jean-Marie Gourio, lorsque Samuel, le père d'Alice, se lance dans une psalmodie, en voyant sa petite fille épuisée par la douleur. Il convoque alors le Roi et la Reine de Cœur, le Chat qui Rit, les Cartes et les jardiniers, ainsi que les Jurés,

¹ Référence au chapitre deux du conte *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll.

² Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.14

³ *Ibid*, p.30

pour tenter un procès à « cette satanée maladie¹ ». Il fait donc appel à la fiction, seule arme possible alors, pour tenter d'infliger une punition à celle qui menace la vie de son enfant.

Il s'en remet à la Reine de Cœur pour prononcer une sentence à la hauteur de sa cruauté, et celle-ci ne trahie pas sa réputation :

Bien ! Cela suffit, criera la Reine rouge de colère, qu'on la châtie sur-le-champ ! Ce qui est dit est fait. Aussitôt l'on trempe la maladie dans une grande tasse de thé bouillant sous le regard satisfait de la Cour, des Jurés, des Soldats, des Jardiniers, du Chat qui Rit et d'Alice qui commençait à bâiller en regardant ses pieds car ce procès s'éternisait².

Entre ce procès et celui imaginé par Carroll, il y a autant de divergences que de points communs. Ainsi, les personnes présentes au procès du récit de Jean-Marie Gourio sont presque toutes présentes chez Carroll. Elles n'ont cependant pas toutes le même rôle. En effet, ce n'est pas le Roi qui pose les questions à Alice, entendue en tant que témoin, mais la Reine. Finalement c'est elle qui préside tout le procès, de l'audition à la promulgation de la sentence. Alice, quant à elle, se porte devant les jurés avec beaucoup moins d'assurance que celle de Lewis Carroll. Mais elle n'est pas entendue en tant que suspecte ; elle est la victime. La véritable incriminée est la Maladie, rendue humaine par la majuscule que lui attribue Samuel.

b) La rencontre avec la Reine Blanche/ Chapitre IX Chimio 3

Chez Lydia Flem, il n'y a pas de réécriture directe des épisodes du conte carrollien. Puisqu'il s'agit d'un hommage discret, la réécriture est plus subtile que chez J.M Gourio. Néanmoins, un passage du roman mérite notre attention pour l'extrême rapprochement qu'il permet avec le conte de Lewis Carroll : il s'agit du chapitre IX du récit, intitulé « Chimio 3 ».

Alice est en train de rêver, comme très souvent. Mais ce rêve, est en fait la reprise du très célèbre passage du chapitre intitulé « Le jardin des fleurs vivantes », lorsqu'Alice rencontre la Reine Blanche. La situation ainsi que les protagonistes sont identiques d'un récit à l'autre. En effet, la Reine Blanche entraîne Alice dans une course effrénée, qui pourtant les laisse toutes deux sur place. Les discours eux-mêmes sont très similaires :

¹ *ibid*, p.22

² *ibid*, p.23

-Ma foi, dans mon pays à moi », répondit Alice, encore un peu essoufflée, « on arriverait généralement à un autre endroit si on courait très vite pendant longtemps, comme nous venons de le faire.

-On va bien lentement dans ton pays [...] Si on veut aller ailleurs, il faut courir au moins deux fois plus vite que ça !¹

-Dans mon pays, essaya-t-elle d'articuler à voix haute, quoiqu'elle fût hors d'haleine, si l'on se promenait aussi vite aussi longtemps, on arriverait ailleurs, n'importe où mais quelque part ! [...]

-Ma pauvre, vous êtes complètement écervelée, rétorqua la Reine Blanche. Dans le Monde du Miroir, il faudrait se mouvoir dix fois plus vite pour seulement rester là où l'on est.²

Puisque cet épisode de *De l'autre côté du miroir* est le seul à être repris de façon évidente dans le roman de Lydia Flem, composant à lui seul la presque totalité d'un chapitre, il est important de comprendre la place qu'il tient dans l'analyse du récit. Ce qui est en jeu ici, c'est la notion du temps qui passe, ou plutôt l'impression que rien n'avance, pour notre héroïne. Alice le dit elle-même, « plus elles se déplaçaient, plus elles faisaient du surplace. Le chemin ne les menait nulle part. [...] Le monde se meut-il aussi vite que nous pour nous empêcher d'aller de l'avant ?³ » Mais qui est ce « elles » dont elle parle ? La première hypothèse, la plus simple, est qu'il s'agit de la Reine Blanche et d'Alice, puisque ce sont les deux protagonistes de la scène. Mais nous pouvons penser qu'Alice fait également référence à la maladie, qui la tire, inlassablement, sans qu'elle n'arrive à entrevoir le bout du tunnel, ou une quelconque rémission. En effet, Alice a l'impression de faire « tout ça pour rien !⁴ ». Le Temps semble insaisissable quoi qu'elle fasse.

Nous l'avons constaté, ces deux réécritures, par les transformations qu'elles opèrent, proposent de façon plus ou moins consciente, une interprétation de l'hypotexte. En ce sens, elles reprennent les motifs constitutifs du mythe, qui les aident à inscrire leurs récits dans une certaine gravité.

¹ Carroll, Lewis, *op.cit*, p.214

² Flem, *op.cit*, p.106

³ *Ibid*, p.106

⁴ *Ibid*, p.107

2 Reprise des motifs du mythe

2.1 *Troubles de l'identité*

L'un des nombreux invariants du mythe d'Alice est la question de l'identité. Nos deux romans tendent donc à reprendre ce motif, sous la forme d'un questionnement posé en filigrane dans le récit.

Ainsi, le roman de Jean-Marie Gourio commence par un dialogue un peu étrange :

- Qui parle ?
- Moi.
- Moi, c'est qui ?
- Moi, c'est moi, bien sûr ! Tu ne savais pas ? Moi, c'est moi ! Qui veux-tu que ce soit ? Ici, tout le monde parle. Tout le monde est Moi.¹

Cette introduction sème déjà le doute dans l'esprit du lecteur. Qui est « Moi » ? A quoi le narrateur répond « Tout le monde est Moi ». En effet, le récit de Gourio est marqué par la présence de plusieurs narrateurs, qui se succèdent tour à tour. Ainsi, « Moi » correspond à la fois à la fleur d'eau, à la veilleuse bleue de l'hôpital, à la petite malade, au livre *Alice au pays des merveilles*, ou encore à l'orange qui se trouve sur la table de chevet de la jeune fille. Roman à plusieurs voix, *Alice dans les livres* est déjà, de par sa construction, un questionnement sur l'identité.

Le récit de Jean-Marie Gourio est également marqué par le dédoublement de personnalité. Nous l'avons indiqué plus haut, le Lapin est en quelque sorte le double de Samuel, qui peut être lui-même le double de Lewis Carroll. De même, Alice au pays des souffrances cherche à devenir Alice au pays des merveilles en courant après le Lapin blanc. De son côté, l'Alice de la fiction veut faire l'expérience de la mort pour se rapprocher de la réalité, et donc de la petite malade de l'hôpital. Ce dédoublement est d'autant plus marqué que même Samuel semble parfois confondre les deux Alice : « Papa dit que je ressemble à Alice. Des fois même il dit que je suis Alice² ». C'est pourquoi, à bout de force, Samuel demande à sa petite fille de courir après le Lapin blanc, de le rejoindre, comme s'il lui suffisait de tomber dans le terrier pour arriver au pays des merveilles. Finalement les deux Alice ne feront plus qu'un, se trouvant l'une l'autre à la fin du récit :

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.13

² *Ibid*, p.19

Alice au pays des Merveilles s'allonge sur le lit au côté d'Alice au pays des Souffrances. Les deux fillettes se serrent dans les bras. Les cheveux blonds d'Alice caressent la joue d'Alice. Elles se serrent. Se serrent. Se serrent si fort qu'Alice et Alice ne font plus qu'une petite fille allongée sur le lit. La voix d'Alice résonne dans la chambre obscure. Deux petites voix qui disent, Au revoir, papa.¹

Chez Lydia Flem, l'héroïne vit également la maladie dans le dédoublement. Consciente d'être déjà le personnage de Lewis Carroll, Alice se construit un autre personnage, celui de la dame au turban. Ayant perdu ses cheveux, Alice ne se reconnaît plus, ne s'aime plus. Alors, en nouant un foulard autour de son crâne chauve, elle se sent devenir une autre, celle qu'elle a choisie d'être. Mais à travers ces deux personnages, entre imagination et réalité, elle se perd, se cherche, et finit par ne plus savoir qui elle est.

Qui suis-je ? Alice ou son reflet ? Un pion ballotté d'une case à l'autre, aux mains de la Reine Rouge ou du Roi Blanc, ces majestés scientifiques qui me soignent et me guérissent, mais à quel prix ?²

2.2 *Un corps en souffrance : la maladie*

Les changements physiques que vivent nos deux héroïnes semblent être à l'origine de ce trouble de l'identité. En effet, chacune des malades semble avoir été touchée par la « Reine des maladies ». Jamais nommée, on comprend pourtant qu'il s'agit du cancer. Ainsi, lorsqu'Alice se regarde dans le miroir, au début du roman de Lydia Flem, elle découvre sous son « doigt innocent », une petite boule qui vient faire basculer sa vie. De là s'ensuivront de terribles dégradations physiques : perte des cheveux, des cils et des sourcils ; à tel point qu'Alice admet ne plus avoir de visage. Alors que le Ver à soie tente de la rassurer sur son état, cette dernière se lance dans une longue méditation à voix haute, où perce une profonde inquiétude pour son état physique :

Qu'est-ce qu'un visage ? reprit-elle. Je ne m'étais jamais posé cette question. Je croyais qu'un visage, c'est ce que dessinait un enfant : des yeux, un nez, une bouche n'est-ce pas ? Et pourtant, sans cils, sans sourcils, les yeux cessent d'accrocher le regard, ils flottent au milieu de rien, c'est effrayant. Quelque chose manque et tout se disloque, s'éparille. Quand je me vois dans la glace de la salle de bains, je me fais peur. J'ai l'impression d'avoir perdu mon visage, je ne suis plus sûre d'être encore moi-même. Qui suis-je si je ne me ressemble plus ? Je me reconnaissais dans ma chevelure, dans la courbe de mes sourcils, comme un toit rassurant au-dessus de mes yeux entourés de cils, tout ce moi familier a disparu, comme la toison de mon pubis, ajouta-t-elle avec une imperceptible hésitation. C'est très déroutant de retrouver son sexe de petite fille et...je ne vous parle pas de me seins qui ne seront plus jamais comme ils étaient.³

¹ *Ibid*, p.133

² Flem, Lydia, *op.cit.*, .264

³ *Ibid*, p.216

Alors que les métamorphoses d’Alice au pays des merveilles semblent signifier le passage de l’état d’enfant à celui de jeune femme, ce qui perturbe ici notre Alice, c’est que les caractéristiques physiques qui faisaient sa féminité, tendent à se réduire, la rapprochant alors du physique enfantin.

Chez Jean-Marie Gourio, le corps de la petite Alice est lui aussi soumis à la perte. En effet, lorsque l’enfant prend la parole pour se présenter, elle dit : « J’avais les mêmes longs cheveux qu’Alice. Je n’ai plus mes boucles couleur de l’or ». Ce corps malmené est mis à rude épreuve, et semble se déformer au fur et à mesure que la souffrance de la jeune enfant augmente. Ainsi, Alice est effrayée par ce qu’elle voit :

Ne me laisse pas toute seule, souffle Alice à son cœur, j’ai si peur, si peur, qui peut savoir combien j’ai peur ? Je vois des formes des mains là-bas mon ventre bouge, ça va sortir j’ai l’os de la tête qui craque où sont mes bras je ne sens plus ma bouche ! Au secours !¹

La maladie de l’enfant est alors comparée à un terrible loup, qui emporte dans sa gueule des bouts entiers du corps de la petite. C’est pour cela, nous explique la veilleuse bleue de l’hôpital, que Samuel crie à la petite fille de s’enfuir. Elle doit courir aussi vite que possible pour ne plus souffrir. A l’inverse, Alice au pays des Merveilles semble ravie à l’idée de faire l’expérience de la souffrance, car pour elle, souffrir c’est déjà vivre !

Il faudrait, déclare la Reine émue par la voix triste de Samuel qui traverse les pages du livre, que notre petite Alice au pays des Merveilles souffre à la place de la petite Alice au pays des Souffrances, ça lui ferait les pieds ! Oh oui ! s’écrie Alice au pays des Merveilles, j’aimerais tellement souffrir et que ça me fasse les pieds ! Tsi, tsi ! fait le Lapin. Le Ventre de Paris ne vous a donc pas suffi ! Et toutes les bêtes qu’on tue ! Qu’on saigne ! Qu’on étrie ! [...] Mais Alice au pays des Merveilles n’écoute déjà plus. Je veux être une petite fille, déclame Alice juchée sur un champignon, une petite fille comme Alice au pays des Souffrances, une petite fille qui « vit » !²

Dans le roman de Lydia Flem, Alice se retrouve, comme notre jeune souffrante, attaquée par une bête féroce, prête à la dévorer : un ours. Elle réussit finalement à l’amadouer en lui offrant une coupelle d’eau, suite à quoi l’ours se transforma en être humain, puis s’endormit, tout près d’elle. Nos deux protagonistes semblent donc être en proie à une dévoration intérieure très violente. En effet, tout ce qui a un rapport avec le corps, dans l’un ou l’autre des récits, est attaché à la notion de souffrance. Le terme revient d’ailleurs régulièrement dans nos deux romans, accompagné de son champ lexical qui court tout au long du récit. Le parcours de nos deux Alice est donc placé sous le sceau de la « torture³ ».

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.27

² *Ibid*, p.57

³ Flem, Lydia, *op.cit*, p.212

La souffrance physique étant au cœur de nos récits, il est donc normal que le corps médical soit si massivement représenté. Censé soulager et guérir les malades, il sera également perçu comme un ennemi chez Lydia Flem. En effet, alors que l'infirmière est attentive aux besoins de l'enfant dans *Alice dans les livres*, il semblerait que les médecins que rencontre Alice dans *La Reine Alice*, soient un peu moins humains. Ainsi, alors que cette dernière traverse le Labyrinthe des Agitations Vaines, des Contrôleurs, comme les appelle Alice, tentent de lui faire une prise de sang, de manière assez agressive. Essayant de protester, l'un des contrôleurs lui rétorque alors :

Vous êtes entrée dans le LAV, le Labyrinthe des Agitations Vaines, vous ne pouvez plus en sortir avant d'en avoir parcouru toutes les circonvolutions. Lisez le règlement ! Ici, vous ne vous appartenez pas, vous êtes un objet de manipulations pour le progrès de la Sciences, notre Reine Rouge bien-aimée. Vous êtes sous mon contrôle, faites ce que je vous dis. Tendez le bras !¹

Alice n'a alors d'autre choix que de leur faire confiance, de se laisser « mesurer, jauger, calibrer, quantifier ² » puisqu'elle ne s'appartient plus. La Reine Rouge, qui n'est autre que la science, lui explique d'ailleurs que les malades n'existent pas, il n'y a que des maladies. Dépossédées de tout ce qui fait leur identité, les deux Alice n'ont plus qu'à se laisser porter, attendre de guérir ou de mourir.

2.3 La mort

Le champ lexical de la mort est très présent, notamment chez J.M Gourio où l'on comprend très vite que la petite Alice va mourir. En effet, dès les premières pages, on pressent qu'un drame est en train de se jouer. Alors que se plante le décor du récit, le livre *Alice au pays des Merveilles* nous décrit un paysage assez mortifère :

D'où je suis, je vois tout. Un monde fait d'eau. La rivière sombre et ses arbres habillés d'un halo humide comme des fantômes recouverts d'un drap, les cent mille minuscules fleurs jaunes accrochées en larges plaques à la berge, la cascade épaisse, moussue, blanche, d'où montent des nimbos de vapeur aussitôt dispersées dans le soleil. Plus loin encore des amas de branches pourries bloquées dans des tourbillons d'eau noire³

¹ *Ibid*, p.132

² *Ibid*, p.188

³ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p 16

Puis, lorsque vient la présentation d’Alice, la petite fille énonce alors : « je suis une petite fille de six ans. Je me prénomme Alice. Je suis à l’hôpital. Et je vais guérir ¹ ». Pourtant, à peine dix pages plus tard, c’est un tout autre discours qu’elle tient : « Je suis une petite fille de six ans sous morphine. Je m’appelle Alice et je suis en train de mourir ² ». Le doute n’est plus permis, l’issue du récit ne peut-être que la mort.

Chez Lydia Flem, la mort n’est pas annoncée comme une évidence ; elle n’est d’ailleurs jamais évoquée directement. Ayant attrapé la Reine des maladies, Alice veut devenir Reine à son tour, pour détrôner cette dernière. Mais elle oublie qu’il y a un roi bien plus grand qu’elle dans le récit : le Temps. En effet, Alice est sans arrêt soumise à l’inconstance des choses qui l’entourent. Ainsi, alors que la doctoresse Loukoum ne cesse de lui répéter « je reviens », c’est avec constance qu’elle ne revient jamais. Comme chez Lewis Carroll, le Temps est personnifié, devenant alors un personnage de premier ordre dans le roman.

Dehors, les flocons de neige tourbillonnaient à l’infini comme s’ils n’allaient jamais se poser. Le Temps était à l’envers, il semblait reculer comme s’il avait perdu le rythme, il ne suivait plus la musique, il déraillait. Le Temps dansait à contretemps.³

Le Temps n’en fait qu’à sa tête, il semble s’être arrêté comme chez Carroll, et ce n’est plus le Chapelier qu’il punit, mais bien Alice, en l’enfermant dans un présent dès plus difficiles.

Il n’y avait plus d’avant, il n’y avait plus d’après, seulement un présent morcelé, haché, informe comme un impudique bégaiement du temps.⁴

Perdue dans ce dédale temporel, Alice en oublie même ses conjugaisons. Elle mélange passé, présent et futur dans un même discours, tiraillée entre tous ces temps :

Qu’est-ce que je raconte ? Je parle au futur ! M’avez-vous annoncé deux fois qu’il était sept heures du matin ? demanda-t-elle au Troll ?

-Je vais finir par en perdre mon latin que je n’étudierai jamais, s’embrouilla-t-il à son tour dans les temps de la conjugaison.

-Il me faut du silence, je suis trop épuisée, fit Alice, vérifiant que son turban indigo tenait sur sa tête. J’avais noté ou je noterai ou je note – choisissez le temps qui convient à cet étrange pays – une autre phrase latine qui semblait, semblera ou semble encore taillée à ma taille¹

¹ *Ibid*, p.17

² *Ibid*, p.25

³ Flem, Lydia, *op.cit*, p.220

⁴ *Ibid*, p.259

Finalement, les motifs du mythe carrollien sont repris, intériorisés par le roman, plus que l'histoire elle-même, pour l'altérité qu'ils représentent, et l'obligation qu'ont les personnages de se dépasser pour la vaincre. Véritables romans initiatiques, *Alice dans les livres* et *La Reine Alice* sont donc les dignes héritiers du conte de Lewis Carroll.

3 Le récit initiatique

3.1 *Considérations théoriques*

Selon Mircea Eliade, les mythes et les contes de fées sont semblables au sens où ils proposent « des modèles de comportement humain, ce qui leur permet de donner, par le fait même, un sens et une valeur à la vie ² ». Allant plus loin dans cette réflexion, il pense alors que ceux-ci sont l'expression symbolique de rites d'initiation ou autres rites de passage, par exemple la mort métaphorique d'un ancien moi inadapté afin de renaître sur un plan d'existence supérieur. En ce sens, *Alice au pays des Merveilles*, puisqu'elle est à la fois un conte et mythe, appartient à la catégorie des romans d'apprentissage, également appelé roman de formation, ou roman d'éducation. Ce genre littéraire est né en Allemagne, au XVIII^e siècle, sous le nom de « Bildungsroman ».

Voici la définition qu'en donne l'encyclopédie du Larousse :

Ce terme allemand, avec ses variantes (*Entwicklungsroman*, *Erziehungsroman*, roman d'apprentissage ou d'éducation), désigne un type de récit où le personnage principal se « forme » et mûrit au contact du monde et par les expériences qu'il y vit. Le roman de formation ne part pas de l'idée de l'homme « fait » qui aurait à se confronter à un ordre figé (épique) sous la forme d'une épreuve, mais introduit la notion optimiste de devenir, tant pour l'individu que pour la société où il évolue : la vie est un champ d'expérience, une école qui modèle progressivement le héros et sa conception du monde.

En ce sens, nos deux romans sont bien des romans d'apprentissage puisqu'ils témoignent d'une évolution intérieure du personnage principal, qui appréhende le monde différemment à l'issue de son parcours. Confrontées à la maladie et à la mort, nos deux héroïnes vont réellement se transformer.

¹ *Ibid*, p.53

² Bettelheim, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, p.57

3.2 *Un avant et un après*

Bien que le Temps semble figé chez Lydia Flem, le début du roman commence par un basculement, le franchissement d'une frontière, dont le passage de l'autre côté du miroir est la métaphore. Ainsi, Alice se demande :

N'était-ce que le résultat d'un imperceptible cheminement ou y avait-il un seuil, une ligne rouge qui marquait un avant et un après irrévocable ?¹

Ce basculement de l'autre côté est également vécu par la petite Alice de Jean-Marie Gourio, à partir du moment où elle est entrée à l'hôpital, il y a « quatre cent trente-six jours exactement ». Avant, elle ressemblait à Alice au pays des Merveilles, avec ses boucles blondes. Maintenant, elle n'est plus que souffrance, ayant perdu toute identité.

a) De l'égarement

Les romans d'apprentissage sont généralement marqués par les longs détours que doit suivre le personnage avant d'aboutir à son nouveau moi. Ainsi, dans *La Reine Alice*, le motif de l'égarement est sans cesse mis en avant. On retrouve alors l'association qui est faite entre le mythe d'Alice et l'image du labyrinthe. Perdue dans un univers qu'elle compare à une « jungle », notre héroïne est complètement désorientée.

Egarée, Alice était égarée ; elle avait perdu la carte du ciel, perdu le chemin de la sérénité².

Cette jungle est alors cartographiée comme les cases d'un échiquier, de la même façon que chez Carroll. Cette association permet à Alice de construire une image moins confuse du monde dans lequel elle se trouve. Ainsi, elle va chercher « la case de départ³ », pour avancer tel un pion jusqu'à l'échec et mat. Néanmoins, son cheminement n'en sera pas facilité pour autant, comme elle le constate très tôt :

Elle ne possédait aucun plan, aucune carte pour savoir où aller, comment se diriger sur l'échiquier de la Maison du Miroir⁴.

¹ Flem, Lydia, *op.cit*, p.12

² *Ibid*, p.259

³ *Ibid*, p.14

⁴ *Ibid*, p.14

Dans *Alice dans les livres*, le cheminement se fait par le voyage qu'entreprend Alice au pays des Merveilles, en parcourant d'autres livres. Passant d'une œuvre à l'autre, Alice cherche elle aussi son chemin, « dans cet entrelacs de sentiers¹ ». Elle se dit qu'avec tous les livres qu'elle traverse, elle trouvera sûrement un remède pour sa petite sœur du monde réel, Alice au pays des Souffrances. Mais elle ne sait pas très bien contre quoi elle se bat. Pour elle, des gens meurent tous les jours au pays des Merveilles, et ce n'est pas bien grave puisque tout cela n'est pas réel. Elle ne sait pas en revanche ce que signifie mourir dans la réalité.

[...] même si elle ne sait pas ce que cela veut dire « mourir à l'hôpital », même si elle ne sait pas ce qu'est un « hôpital ». Grandir, je sais ce que cela veut dire, confie Alice à un navet qui appuie sur sa figure et la fait loucher, l'on grandit, mais mourir ? L'on mourit ? Est-ce qu'ils expliquent dans tous ces livres, le mot « mourir » ? demande Alice au navet. Par exemple, je sais que boire une bouteille marquée *poison* est bien mauvais pour la santé. Qu'est-ce que « mourir », monsieur Navet ? Et le pays des Souffrances ? marmonne le Lapin en découvrant de plus en plus inquiet la taille de la grande ville. Elle apprendra².

Mais, comme le dit le Lapin Blanc, « elle apprendra ». Au fur et à mesure de ses voyages dans d'autres univers littéraires, la violence s'intensifiera. Pour la première fois de sa vie, Alice sera en proie à la souffrance, dans *Le ventre de Paris* d'Emile Zola. Puis, dans *Des souris et des hommes*, la jeune fille se retrouvera dans un épisode des plus dramatiques, puisque l'un des personnages rencontrés se fait tuer. Finalement, c'est elle qui sera blessée dans *Le Quai des brumes*, un homme lui tirant une balle en plein dans le ventre.

L'égarement vécu par nos deux Alice, se retrouve également dans la forme des récits. En effet, malgré une forte structure apparente due au chapitrage précis de Lydia Flem (*Chimio 1*, *Chimio 2*, etc.), le roman se prête à une lecture en épisodes. Le livre peut donc se feuilleter, d'avant en arrière, sans que le sens se perde. La désorientation est encore plus forte chez Jean-Marie Gourio. Effectivement, la multiplication des narrateurs, ainsi que l'alternance entre le récit d'Alice au pays des Souffrances, et les voyages d'Alice au pays des Merveilles demandent une gymnastique intellectuelle constante pour le lecteur, s'il ne veut pas perdre le fil du récit.

Mais dans le roman d'apprentissage, le détour remplit une fonction initiatique ; il est positif, puisque se perdre permet de se trouver. Ainsi, le Ver à Soie, fidèle allié d'Alice dans le roman de Lydia Flem, demande à la jeune femme d'être patiente.

¹ *Ibid*, p.88

² Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.38

Les détours sont indispensables, reprit-il, je vous l'avais dit dès notre première conversation : s'éloigner pour s'approcher, prendre les chemins obliques, les traverses, louvoyer, vous en souvenez-vous ?¹

b) A l'aboutissement de soi

En effet, c'est dans le Labyrinthe des Agitations Vaines, alors qu'Alice met en doute sa propre existence (« Ne suis-je donc personne ?² »), qu'elle fera réellement la connaissance d'elle-même, qu'elle se découvrira. C'est donc dans l'altérité, dans la perte de ses repères, qu'« à bout de forces, à bout de souffle, elle a expérimenté la quintessence de soi³ ». Finalement, elle passera au cours du récit, du statut de pion, à celui de Reine, comme elle l'avait fait autrefois dans le conte carrollien. Le message sous-jacent de *La Reine Alice*, c'est qu'il faut accepter de s'abandonner, accepter la maladie, pour enfin pouvoir prendre de la hauteur, et devenir le maître de sa vie. Lydia Flem elle-même parle de son roman comme d'un livre sur la recherche de la confiance en soi. Cet aveu se retrouve dans un échange entre Alice et le Ver à Soie, à la fin du récit :

Laissez les vagues vous emporter, épousez-les, rien ne peut vous arriver, vous êtes en sécurité. Sous l'amplitude des marées gît l'océan immense, puissant, paisible. Faites-vous confiance. Sous les ressacs de vos humeurs, de vos découragements, de vos enthousiasmes, demeure l'essence de vous-même.

-La part d'indestructible que j'ai découverte dans le dénuement du Labyrinthe des Agitations Vaines ?

-Oui, c'est cela, votre part d'indestructible, ce que rien ni personne ne pourra plus jamais vous enlever. C'est à vous, c'est vous.

-Alors, demanda Alice d'une voix presque transparente, je ne me suis pas perdue en vain ? Traverser le miroir, ce n'était pas seulement une catastrophe, c'était aussi une chance...sans plus chercher à se défendre, à se protéger, à se cacher, à vouloir éviter à tout prix ses peurs, oser faire connaissance avec soi⁴.

Dans le roman de Jean-Marie Gourio, alors même que la petite Alice du pays des Souffrances meurt, l'Alice de Lewis Carroll, fait l'expérience de son immortalité. Arrivée en plein cœur de la réalité, venue chercher sa petite sœur, elle devient ce personnage littéraire mythique, qui symbolise l'éternelle enfance :

¹ Flem, Lydia, *op.cit.*, .285

² *Ibid*, p.134

³ *Ibid*, p.145

⁴ *Ibid*, p.286

Variations et conservations du mythe

Vous êtes vivante et vous n'avez pas le droit de mourir ! Combien de fillettes mourront alors que vous continuerez à somnoler sur le talus au soleil, à jouer, à me poursuivre, à taquiner les Jardiniers ! Vous êtes immortelle, Alice, à travers vous toutes les petites le sont ! Vous êtes l'enfance des petites filles de la terre, petite Alice, l'éternelle enfance ! Vous ne pouvez mourir !¹

De son côté, la jeune souffrante s'éteint, avec la satisfaction d'être arrivée là où elle le voulait : au pays des Merveilles. Elle touche par là-même elle aussi à l'immortalité, en s'inscrivant dans la fiction.

Les personnages des deux récits sortent donc métamorphosés par les obstacles qu'ils ont dû affronter. En tant que romans d'apprentissage, le lecteur, lui-même, est amené à faire son propre cheminement intérieur, en partageant l'expérience douloureuse de la maladie, à travers la lecture.

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.108

Chapitre 4 Comme un hommage à la littérature

1 Les livres comme point de départ

1.1 *Un hommage à Lewis Carroll*

a) Intentionnalité de l'auteur

Lorsqu'un auteur convoque un autre texte dans le sien dans le cas de l'intertextualité, il ne le fait pas toujours consciemment, avec une intention particulière. Mais, avec la réécriture, nous sommes dans une pratique consciente et volontaire de l'auteur, qui ne manque pas en général, d'afficher son intentionnalité. Ainsi, il est important d'analyser le paratexte dit auctorial de nos deux romans, afin de mettre en lumière cet intentionnalité. C'est pourquoi, l'étude des dédicaces et des épigraphes est indispensable.

Commençons par le récit de Jean-Marie Gourio, pour qui la dédicace est des plus explicites sur l'intentionnalité de l'auteur. En effet, celle-ci est adressée à cinq destinataires différents, pourtant très proches. La première partie de cette dédicace est pour « Alice ». Le lecteur, qui n'a pas encore entamé sa lecture, ne peut être certain qu'il s'agisse d'Alice au pays des Merveilles. Néanmoins, la suite de la dédicace semble conforter la supposition d'un hommage à la figure mythique, puisqu'à la ligne suivante apparaît le nom de « Lewis Carroll ». Jean-Marie Gourio dédie donc son livre à l'auteur anglais et à son œuvre, comme un témoignage d'une filiation directe entre les deux textes. Enfin, la dernière partie de la dédicace concerne les « trois petite filles Liddell » : Lorina, Edith et Alice, les trois filles du doyen de Christ Church. Bouclant ainsi la boucle, Jean-Marie Gourio fait la distinction entre le personnage de fiction qu'est Alice, et celle qui a inspirée l'héroïne, Alice Liddell. Par cette troisième dédicace, l'auteur semble également lier son texte à la genèse de la création du conte de Lewis Carroll, car l'on sait que c'est pour ces trois petites personnes là, que l'histoire d'Alice a été inventée. De même, comme nous l'avions déjà cité plus haut, le début du récit qui suit la dédicace, renforce définitivement la filiation du roman de Gourio au conte

Comme un hommage à la littérature

carrollien, en ancrant le récit dans un décor qui n'est pas sans rappeler celui dans lequel *Alice au pays des Merveilles* est né.

Intéressons-nous maintenant à l'épigraphe qui introduit le roman de Jean-Marie Gourio. A première vue, elle ne semble attachée d'aucune façon à Lewis Carroll. En effet, l'auteur reprend une citation célèbre de l'auteur espagnol, Ramon Gomez De La Serna : « Personne ne le remarque, mais ces nuages-là sont à l'envers¹ ». Cette remarque semble complètement absurde, et l'on ne comprend pas vraiment pourquoi notre auteur l'a mis en exergue dans son roman. Mais en y regardant de plus près, ce non-sens n'est pas sans nous rappeler celui de Lewis Carroll. En effet, l'auteur espagnol ainsi cité, est célèbre pour son sens de l'absurde, ayant marqué, comme l'auteur victorien, l'esprit des surréalistes. Nombreuses sont d'ailleurs les citations de cet auteur passées à la postérité pour leur humour, et leur étrangeté. Citons par exemple « le crocodile est une chaussure qui bâille de la semelle », ou encore « le torticolis du pendu est incurable ». L'épigraphe apparaît alors comme la reconnaissance de l'auteur, pour le style littéraire auquel appartient l'œuvre carrollienne.

Concernant Lydia Flem, son intentionnalité se dévoile également par la dédicace qui introduit son roman, outre le choix du titre et des chapitres que nous avons analysés plus haut. En effet, la première personne à qui est dédié ce livre, n'est autre que Lewis Carroll. Comme Jean-Marie Gourio, notre auteur semble vouer une admiration non cachée pour le conteur anglais. La suite de cette dédicace finie de nous en convaincre puisque Lydia Flem remercie ses « anges gardiens ». Cette dénomination assez vague pour qui n'a pas lu le roman, est pourtant immédiatement comprise par le lecteur, si l'on se souvient du dialogue entre Alice et le Blanc Lapin, à la fin du roman :

Il est l'heure, Alice, l'apostropha le Blanc Lapin. Regardez ma montre, les aiguilles se sont rejointes, je ne suis ni en retard ni en avance, je suis à l'heure, Alice, votre heure. [...]

-Comment vous remercier ? s'enquit-elle. Comment aurais-je traversé ces épreuves sans votre compagnie, celle de mon ange gardien... et de ses avatars ?

-Autrement, Alice, autrement, répliqua sobrement son compagnon.

-Peut-être, peut-être..., s'entêta Alice qui, lorsqu'elle avait une idée, n'y renonçait pas volontiers. Peut-être avez-vous besoin de raconter l'histoire de cette manière, mais pour moi, voyez-vous, cela ne fait aucun doute, ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. [...] ne m'enlevez pas ce que j'éprouve : le sentiment heureux d'une dette infinie...²

¹ Citation tirée des « Greguerias », textes satiriques écrit par l'auteur de 1910 à 1962.

² Flem, Lydia, *op.cit*, p.289

Cette dédicace est donc un remerciement aux personnages de fiction qui ont accompagné Alice dans l'épreuve de la maladie, et donc à l'œuvre carrollienne toute entière.

b) Présence de Lewis Carroll et personnification de son œuvre

Cet hommage est renforcé par la présence de Lewis Carroll dans le roman de Lydia Flem. En tant que personnage de fiction, Alice est très reconnaissante vis-à-vis de son créateur. C'est pourquoi elle le défend becs et ongles contre son voisin le Grincheux, qui le traite alors d'excentrique. Mais le fait d'être sous la coupe de Lewis Carroll, semble quelque peu brimer Alice, qui n'ose pas s'affirmer au début du roman. En effet, comment rivaliser avec un personnage qui était tout à la fois « écrivain, mathématicien et photographe¹ » ? « N'est-ce pas trop orgueilleux ? ». La jeune femme, qui tente elle aussi de se lancer dans l'écriture, redoute le jugement de son géniteur :

Maintenant que j'ai retrouvé le stylo de mon enfance, je pourrais peut-être m'en servir...inventer une histoire fantastique...l'histoire du portrait d'une dame de la Renaissance qui sortirait de son tableau pour se faire soigner cinq siècles plus tard...Oserais-je, Dinah ? Que penserait Lewis Carroll ? Nous ne sommes que ses créatures...avons-nous le droit de lui échapper, d'en faire à notre guise ?²

Pourtant, inspirée par son exemple, Alice décide de se jeter à l'eau et commence alors sa propre fiction.

Chez Jean-Marie Gourio, Lewis Carroll n'est pas un personnage à proprement parlé. Mais, à travers le Lapin blanc, à travers Samuel, à travers également le personnage d'Humbert Humbert, lorsqu'Alice au pays des Merveilles se retrouve dans le roman *Lolita* de Vladimir Nabokov, l'auteur impose sa présence dans le roman.

Néanmoins, le véritable personnage principal du récit, à qui l'auteur rend un immense hommage, est le Livre *Alice au pays des merveilles*. Par la figure de la personnification, Jean-Marie Gourio donne vie à l'œuvre carrollienne. En effet, cette personnification est tout d'abord rendue visible par la majuscule attribuée à l'objet inanimé. De plus, en tant qu'un des narrateurs du récit, le Livre prend la parole à plusieurs reprises, se présentant alors avec ses caractéristiques physiques :

¹ *Ibid*, p.89

² *Ibid*, p.72

Comme un hommage à la littérature

Moi, je suis le Livre. Je mesure onze centimètres sur dix-huit centimètres. Ma couverture brille et rend possible le reflet du ciel, celui de Samuel qui me saisit. Sur ce papier de couverture plus épais que le reste de mes pages apparaît un tableau, doux et coloré, de facture ancienne. L'image d'une petite fille à la longue chevelure blonde lisant un grand livre à la lueur d'une bougie finissante, il n'en reste qu'un trognon de cire dans un bougeoir de porcelaine blanche posé au sommet d'une pyramide d'autres livres aussi énormes, érigée dans la pénombre, près d'elle. La petite fille est assise dans un grand fauteuil de velours rouge brodé d'or, calée contre le haut dossier en bois sculpté, ses jambes repliées, ses genoux relevés, font de sa robe claire un pupitre pour appuyer son livre¹.

Par cette description, on reconnaît l'illustration si célèbre de Tenniel, qui figure sur la couverture d'une grande partie des éditions du conte carrollien.



Ainsi, le livre *Alice au pays des merveilles*, va être le pilier sur lequel s'appuie Samuel, tout au long du récit. Même si ce dernier ne cesse d'en faire la lecture à son enfant, il apparaît clairement que le livre exerce sur lui, une très grande fascination. D'ailleurs, Samuel créé pour ce dernier, un véritable sanctuaire :

Samuel a fabriqué dans le mur un logement particulier pour ranger son livre préféré, Alice au pays des Merveilles, comme on pratique une niche particulière dans la nef des églises pour y préserver la petite flamme de Dieu. Le livre rayonne au milieu du mur parmi des centaines de livres, bat sa musique comme un cœur au creux d'une poitrine en papier².

Ce geste du père, qui crée une niche pour l'un de ses plus grands trésors, témoigne donc de la place centrale qu'occupe l'œuvre dans le roman de Jean-Marie Gourio, rendant par là-même, un profond hommage à Lewis Carroll.

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.15-16

² *Ibid*, p.86

1.2 *Les autres références littéraires*

Véritables hymnes à la littérature, nos deux romans multiplient les références littéraires, offrant une intertextualité qui va au-delà de la relation avec le texte carrollien. En effet, que ce soit chez Lydia Flem, ou chez Jean-Marie Gourio, le lecteur est soumis à un jeu de va-et-vient entre le roman lu et les autres œuvres auxquelles il fait allusion. Ainsi, dans *La Reine Alice*, Alice partage avec nous ses goûts en matière de lecture, en énumérant quelques ouvrages présents dans sa bibliothèque : *La Divine Comédie* de Dante, *La Comédie Humaine* de Balzac, *l'Histoire de ma vie* de Casanova, *Le Comte de Monte-Cristo* et *Les Voyages de Gulliver*¹. Pour qui connaît un peu la biographie de l'auteur, il convient de penser que ces récits sont ceux que Lydia Flem possède elle-même dans sa bibliothèque. En effet, l'auteur voue une admiration au personnage de Casanova, ayant d'ailleurs écrit un livre sur celui-ci, et ayant participé à un colloque sur l'écrivain, le 14 Novembre 2007.

De plus, en s'inventant une fiction, Alice va piocher dans les grandes œuvres littéraires, s'inspirant d'autres figures, pour se créer un univers merveilleux. Ainsi, se souvenant du personnage de Mouche dans *Peter Pan*, elle se réapproprie ses répliques : « Pauvre d'Alice ! Mais Alice, c'est moi ! Pauvre de Moi !² ». Notre héroïne, nourrie des contes de son enfance, envisage même sa rencontre avec le petit héros de Saint-Exupéry. Alice et le Petit Prince, deux personnages de la littérature de jeunesse, deux personnages de contes, qui dépassent encore aujourd'hui, le cadre enfantin de leur récit, pour leur ambiguïté et leur symbolique. Si Lydia Flem rend hommage aux livres, ce sont les contes qui ont sa préférence. Ainsi, dans une interview donnée pour la Maison du Cancer, l'auteur avoue : « La forme du conte était sans doute tapie en moi depuis que je suis toute petite ».

Par la convocation d'autres références littéraires, notamment celles de la littérature de jeunesse, l'auteur de *La Reine Alice* fait de son récit, un roman sur les livres, et sur le rôle de la fiction dans notre vie.

Chez Jean-Marie Gourio, grâce au voyage qu'entreprend Alice au pays des Merveilles dans les livres, les références littéraires sont également très nombreuses. Mis en avant dans le texte par une présentation particulière, chaque passage d'Alice dans un livre, se distingue du reste du texte par la couleur de sa typographie, en bleue. Le premier roman dans lequel elle s'aventure est *Le Ventre de Paris* d'Emile Zola. Alice y fera alors la rencontre de Mme

¹ Nous retrouvons toutes ces références à la p.115 du roman.

² Flem, Lydia, *op.cit*, p.63

Comme un hommage à la littérature

François, ainsi que celle du personnage principal du roman, Florent. Dans, *Des souris et des hommes*, Alice change non seulement d'univers fictionnel, mais également d'époque. Elle rencontre alors les deux personnages principaux du récit de Steinbeck, Georges Milton et Lennie Small. Ainsi de suite, au fur et à mesure de ses rencontres avec les grandes œuvres de la littérature et de ses personnages, Alice apprend la souffrance, la misère et la mort. Les livres symbolisent alors le meilleur moyen d'accéder à une connaissance du monde, puisqu'ils présentent différentes époques, différentes histoires, différents personnages, et différentes cultures. Ils sont aussi le moyen de relativiser la souffrance, au sens où ils donnent à voir des récits de vie très poignants, et font alors office de catharsis. Enfin, notons que l'auteur prend soin de répertorier les ouvrages cités dans le roman, à la toute fin de son récit. « Table des poèmes », et « table des romans » servent alors à aider le lecteur à comprendre le processus d'intertextualité à l'œuvre dans le texte. C'est pour cela que le livre de Jean-Marie Gourio résonne comme un hommage à la littérature. Il en fait lui-même l'aveu lorsqu'il écrit :

Ce livre est un hommage rendu aux livres. À la vie secrète des livres entre eux. À cette diffusion permanente d'une intelligence humaine, d'une âme. Immuable. Les livres sont toujours là, près de nous, à attendre. Ils vivent pendant que nous vivons, et pas seulement quand nous les ouvrons. Nous les croyons immobiles mais ils bougent avec nous dans le sens ou notre mouvement modifie leur situation dans notre géographie intime. Les livres ont ce pouvoir-là : de nous renvoyer une pensée toujours vivante, mouvante, parce qu'ils bougent pour nous montrer que nous bougeons.¹

2 La littérature comme thérapie

Nous l'avons vu, les livres occupent une place de choix dans les deux réécritures que sont *La Reine Alice* et *Alice dans les livres*. Ainsi, dans le roman de Lydia Flem, le Grincheux lui-même s'adoucit lorsqu'il apprend qu'Alice s'intéresse à la littérature :

Connaissez-vous donc le livre de Pessoa², chère voisine ?

Mes goûts littéraires vous radouciraient-ils soudain ?

Si vous êtes une amie de la littérature, je vous pardonne tout, votre arrivée intempestive, votre impertinence, votre maladresse...³

Les livres semblent alors capable de tout, capable de faire accepter l'inacceptable, capable de nous faire surmonter tous les obstacles.

¹ Texte de présentation rédigé par Jean-Marie Gourio, et figurant sur la quatrième de couverture, sous la jaquette.

² Fernando Pessoa a écrit un livre intitulé *Le livre de l'Intranquillité* en 1982, qui fut son plus grand succès.

³ Flem, Lydia, *op.cit*, p.46-47

2.1 *Le rôle de la lecture comme « soin »*

Dans le combat contre la maladie, les livres semblent avoir le pouvoir d'apaiser les personnages. Ainsi, plus que n'importe quel traitement, ils sont essentiels à la guérison du patient. Ainsi, chez Lydia Flem, le docteur H. prescrit à Alice la lecture quotidienne d'une page de Proust, le soir avant de se coucher. Agissant comme un calmant, la lecture de cette page la détend. Moment privilégié où l'on oublie ses soucis, la lecture est également un moment de distraction, comme une parenthèse dans la dure réalité que vivent nos personnages. En effet, alors qu'Alice n'arrive plus à dormir, plus à manger, elle entreprend de lire un texte de Gogol. Plongée dans sa lecture, elle ne s'est pas rendue compte avant d'en sortir, que ses cheveux étaient tombés. De même, chez J.M Gourio, dès que le père commence à perdre pied, à paniquer en voyant sa fille souffrir, il se lance dans la lecture d'*Alice au pays des Merveilles*, véritable échappatoire. Dans l'adversité, la lecture peut donc se révéler des plus douces.

Les livres sont également de véritables protecteurs. Ainsi, dans *Alice dans les livres*, alors que le Lapin blanc arrive à l'hôpital pour emporter avec lui la petite souffrante, il passe de chambre en chambre et voit se répéter le même scénario : un adulte est là, qui raconte une histoire à un enfant alité. Une jeune femme lit *Peter Pan* à sa petite fille endormie, une vieille dame raconte à son petit-fils les *Aventures de Pinocchio* ; tous ces grands classiques de la jeunesse semblent alors veiller sur ces enfants, que la vie abandonne. Comme Jean-Marie Gourio l'écrit : « Ils sont les Sauveurs des gosses des hôpitaux, protègent les enfants qui ont peur, seuls dans la nuit. Les Croqueurs d'os se carapotent ! Farfadets ! Follets ! Fols et Fadets !¹ ». Il en va de même pour l'Alice de Lydia Flem qui, perdant les caractéristiques physiques qui la rendaient femme, redevient cet enfant perdu, dans un monde incompréhensible et brutal. Elle a donc besoin de se rattacher aux héros de son enfance, pour reprendre force et courage, pour rêver. Lydia Flem, dans une interview donnée sur France Culture, explique alors : « les mots sont comme une couverture, qui la protègent du monde ».

¹ Gourio, Jean-Marie, *op.cit*, p.114

Enfin, puisque les écrits restent, nos auteurs pensent qu'ils nous permettent de toucher à l'immortalité. Ainsi, citons un passage très explicite sur la capacité de la lecture à braver la mort :

Immortelle Alice au pays des Merveilles du livre, peux-tu rendre immortelle une fillette qui t'aime et te ressemble et vit ses derniers jours, ses nuits avec toi, sa meilleure amie, sa grande sœur du livre ? Qu'il nous soit possible, à nous simples lecteurs, d'entrer dans les livres pour y vivre pour toujours ! Qu'un père embrasse sa petite fille en embrassant le livre qu'elle a aimé ! Lu et relu. [...] Peux-tu faire asseoir, douce Alice, la douce Alice entre le Lièvre de Mars, la Chenille bleue, le Lapin blanc et les Jardiniers ? Peux-tu faire en sorte que ta lecture quotidienne la ressuscite ? Il n'existe plus de cimetière carrossable, quand les pages du livre nous sont grandes ouvertes pour s'y carapater éternellement !¹

2.2 *L'écriture dans La Reine Alice*

Chez Lydia Flem, l'hommage à la littérature passe également par la fonction attribuée à l'écriture. Perdue dans les méandres de la maladie, Alice ne sait plus comment échapper à la réalité. C'est pourquoi, elle décide, comme Ariane dans le labyrinthe du Minotaure, de « s'inventer un fil, un fil de fiction pour reprendre pied dans la réalité...² ». Ce fil, sera alors matérialisé par l'écriture. Aidée de son amie, la Plume, Alice se lancera d'abord dans l'histoire d'une dame de la Renaissance. Même lorsqu'elle se fatigue, la Plume la pousse à continuer, et brode les mots sur les douleurs et les peurs.

Pendant ces courts instants d'écriture, intenses et donc épuisants pour l'héroïne, Alice échappe à la vie. Elle se compare alors à Shéhérazade, qui, pour repousser le jour de son exécution, raconte chaque nuit une histoire à son mari, qu'elle laisse en suspens au petit matin.

Ecrire, est-ce le rêve de suspendre la mort, tenter, comme Shéhérazade, de gagner une nuit, puis une autre...et encore une autre, pour reculer la sentence, obtenir un sursis sur l'échéance fatale ?...Ecrire, reconnais-le, stylo-plume, toi mon complice le plus intime et le plus implacable, écrire, c'est un pari insensé, celui de séduire, celui de survivre³.

Ainsi, écrire pour Alice, c'est « voler un peu de temps au temps ». Mais, nous l'avons précisé plus haut, écrire, est un acte difficile pour elle, qui n'a pas la force de consacrer trop de temps à cette activité. C'est pourquoi, l'Attrape-Lumière permet à la jeune femme de mettre en image les mots, les sensations qu'elle aimerait mettre par écrit. Elle dit d'ailleurs métaphoriquement : « j'écris mes photographies ». Finalement, ayant vaincu la maladie, Alice

¹ *Ibid*, p.115-116

² Flem, Lydia, *op.cit*, p.20

³ *Ibid*, p.197

Comme un hommage à la littérature

se retrouve avec ses clichés, avec un goût d'inachevé ; c'est donc tout naturellement qu'elle finit par émettre l'intention de ra-conter son histoire.

Personne ne pouvait donc lire la vérité sur son visage, ses gestes ? Rien ne transpirait ? Ce qu'elle éprouvait était à mille lieues de son apparence.

Ce qu'elle venait de vivre, c'était son secret, et son trésor.

Ou alors...il aurait fallu...

...inventer un conte.¹

Ce conte dont il est question, le lecteur comprend alors qu'il l'a entre les mains : c'est celui de *La Reine Alice*.

¹ *Ibid*, p.303

Conclusion

L'intérêt de ce mémoire était de montrer comment la survivance d'un mythe littéraire s'inscrit dans un processus de reprise, par l'intertextualité et la réécriture. Ces dernières participent alors à l'actualisation des récits, en les faisant traverser différentes époques et les faisant découvrir à de nouveaux publics. Le travail entrepris par Lydia Flem et Jean-Marie Gourio, rend donc hommage à l'œuvre de Carroll, en recréant le texte original, pour lui donner un nouveau souffle. Aidés par l'ambivalence du conte carrollien, nos deux auteurs ont su allier le terrible et le merveilleux pour nous proposer deux œuvres très originales.

Ce mémoire aura également été l'occasion de mettre à l'honneur la littérature de jeunesse, en ne la traitant pas comme un sous-genre de la Littérature, mais en montrant au contraire, qu'elle fait partie intégrante de celle-ci. En effet, créatrice de figures mythiques et de courants littéraires, les auteurs d'hier et d'aujourd'hui s'en inspirent pour mieux la mettre à l'honneur. Les surréalistes l'avaient bien compris, l'œuvre de Carroll est riche et plus complexe qu'il n'y paraît, leur offrant alors, un nouvel élan de créations. Quant à Alice, mi-femme mi-enfant, elle est à la fois un objet de fascination pour l'enfance qu'elle incarne, et de désir, pour la force qui la pousse à toujours aller de l'avant.

Alice est donc tout à la fois le Petit Prince, Peter Pan, Sophie, Pinocchio, ou encore Nils ; tous ces personnages qui ont marqué l'imaginaire de notre enfance, et qui ont su nous donner le goût de la lecture. Ce-sont ces mêmes personnages qui donnent la force de se battre à l'héroïne de Lydia Flem, et qui semblent apaiser les maux d'Alice au pays des Souffrances. Ce-sont aussi ces mêmes personnages qui ont bercé l'enfance de nos auteurs et qui nous permettent aujourd'hui de lire de telles réécritures. C'est pourquoi, et non dans une moindre mesure, mon travail était finalement le moyen de rendre hommage, à mon tour, à Alice.



BIBLIOGRAPHIE

Corpus du mémoire

- GOURIO, Jean-Marie, *Alice dans les livres*, Paris, Editions Julliard, 2006
- FLEM, Lydia, *La Reine Alice*, Lonrai, Seuil, 2011
- CARROLL, Lewis, *Les Aventures d’Alice au pays des merveilles. Ce qu’Alice trouva de l’autre côté du miroir*, traduit de l’anglais par Jacques Papy, illustré par John Tenniel, édition présentée et annotée par Jean Gattégno, Gallimard, collection « Folio classiques », 2008

Ouvrages critiques

- ABBADIE-CLERC, Christiane (dir.), *Mythes, traduction et création. La littérature de jeunesse en Europe*, colloque organisé en hommage à Marc Soriano par la Bibliothèque publique d’information, le 25 mars 1996, transcription des textes par Fabienne Charraine, Centre Georges Pompidou, BPI En Actes, 1998.
- ROUSSET, Jean, *Le mythe de Don Juan*, Paris, Armand Colin, 1978.
- LECERCLE, Jean-Jacques (dir.), *Alice*, Paris, Autrement, collection « Figures mythiques », 1998.
- INGLIN-ROUTISSEAU, Marie-Hélène, *Lewis Carroll dans l’imaginaire français : la nouvelle Alice*, Paris, L’Harmattan, 2006.
- WULLSCHLAGER, Jackie, *Enfances rêvées : Alice, Peter Pan...nos nostalgies et nos tabous [Inventing Wonderland, 1995]*, traduit de l’anglais par Monique Chassagnol, Préface de Jean-Jacques Lecercle, Paris, Autrement, collection « Mutations », 1997.
- DURAND, Gilbert, *Figures mythiques et visages de l’œuvre : de la mythocritique à la mythanalyse [1979]*, Paris, Dunod, 1992.
- MIRCEA, Eliade, *Le mythe de l’éternel retour. Archétypes et répétition [1949]*, traduit du roumain par Jean Gouillard et Jacques Soucasse, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, collection « Folio essais », 1989.

BIBLIOGRAPHIE

- GATTEGNO, Jean, *Lewis Carroll : une vie [1974]*, Paris, Seuil, collection « Points », 1984.
- MARRET, Sophie (dir.), GASQUET, Lawrence (dir.), et RENAUD-GROSBRAS, Pascale (dir.), *Lewis Carroll et les mythologies de l'enfance*, actes du colloque international Lewis Carroll du 17 et 18 octobre 2003, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Interférences », 2005.
- BETTELHEIM, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées [The uses of enchantment, 1976]*, traduit de l'américain par Théo Carlier, Saint-Armand-Montrond, Robert Laffont, collection « Pocket », 2006.
- MONTANDON, Alain, *Du récit merveilleux ou L'ailleurs de l'enfance*, Saint-Estève, Imago, 2001.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré [1982]*, Lonrai, Seuil, collection « Points », 1992.
- LEONARD-ROQUES, Véronique, *Figures mythiques : fabrique et métamorphoses*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2008.
- HUSSHERR, Cécile (éd.), et REIBEL, Emmanuel (éd.), *Figures bibliques, figures mythiques : ambiguïtés et réécritures*, Préface Yves Chevrel, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2002.
- LOURCELLES, Jacques, *Dictionnaire du cinéma : les Films, Vol.3*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 2001.
- MIRCEA, Eliade, *Aspects du mythe [1963]*, traduit du roumain par Jean Gouillard et Jacques Soucasse, Paris, Gallimard, collection « Folio essais », 1988.
- MIRCEA, Eliade, *Le sacré et le profane [1965]*, traduit du roumain par Jean Gouillard et Jacques Soucasse, Paris, Gallimard, collection « Folio essais », 2005.
- PERNOT Denis. « Du *Bildungsroman* au roman d'éducation : un malentendu créateur? » In: *Romantisme*, n°76. Transgressions, 1992.

Article

- ARAGON, Louis, « Lewis Carroll en 1931 », *Le surréalisme au service de la révolution*, n°3, Paris, 1931. Article consultable sur internet à l'adresse : http://melusine.univ-paris3.fr/Surr_au_service_dela_Rev/Surr_Service_Rev3.htm

Adaptations et œuvres inspirées par Alice

Littérature pour la jeunesse :

- PONTI, Claude, *L'album d'Adèle*, Paris, Gallimard, 1987.
- GAIMAN, Neil, *Coraline*, Albin Michel Jeunesse, 2003.
- CLEMENT, Frédéric, *Magasin zinzin : aux merveilles d'Alys : pour fêtes et anniversaires*, Paris, Albin Michel, 1995.
- BEDDOR, Franck, *Les guerres du miroir [The Looking Glass Wars, 2004]*, traduit de l'anglais (américain) par Sidonie Van den Dries, Paris, Bayard Jeunesse, 2006.
- HOSHINO, Soumei, *Alice au royaume de Cœur [Heart No Kuni No Alice, 2008]*, traduit du japonais par Fédoua Lamodière, Evreux, éditions Ki-oon, 2010.
- DAVID CHAUVEL, *Alice au pays des merveilles*, illustré par Xavier Colette, Drugstore, 2010.
- GUDULE, *Alice au pays des merveilles*, illustré par Xavier Devos, UE, Editions Lito, 2010.
- SABUDA, Robert, *Alice au pays des merveilles*, Paris, Seuil Jeunesse, 2004.
- WATASE, Yu, *Alice 19th*, Paris, Glénat, 2003.
- FERBER, Christine, MODEL, Philippe, WINKELMANN, Bernhard, *La petite cuisine d'Alice au pays des merveilles*, Tours, Chêne jeunesse, 2006.

Littérature générale :

- PENA, Nancy, *Le chat du kimono*, La boîte à bulles, collection « Contre-jour », 2007.
- COMBALLOT, Richard (dir.), *Mission Alice*, Clamecy, Mnémos, collection « Icares », 2004.
- SENEAL, Patrick, *Aliss*, Québec, Aire, 2000.
- PUARD, Bertrand, *Alice au pays des cauchemars*, Paris, éditions du Masque, 2001.

Diffusion radiophonique

- Alain VEINSTEIN reçoit Lydia Flem pour son roman *La Reine Alice*, dans son émission « Du jour au lendemain », diffusé le 2 Mars 2011, sur France-Culture : <http://www.franceculture.fr/emission-du-jour-au-lendemain-lydia-flem-2011-03-02.html>

Filmographie

- WILLING, Nick, *Alice au pays des merveilles*, série télévisée, 1999.
- WILLING, Nick, *Alice*, mini-série de la chaîne Syfy, 2009.
- DISNEY, Walt, *Alice au pays des merveilles*, film d'animation réalisé par Clyde Geronimi, Wilfred Jackson et Hamilton Luske, 1951.
- WACHOWSKI, Lana et Andy, *Matrix*, 1^{er} film d'une trilogie, 1999.
- Del TORO, Guillermo, *Le labyrinthe de Pan*, film, 2006.
- BURTON, Tim, *Alice au pays des merveilles*, film, 2010.
- SELICK, Henri, *Coraline*, film d'animation, 2009.
- KATO, Kato, *Pandora Hearts*, animé japonais, 2009.
- MIYAZAKI, Hayao, *Mon voisin Totoro*, film d'animation, 1988.

Jeux-vidéo

- ELECTRONIC ARTS, *American McGee's Alice*, 2000.
- ELECTRONIC ARTS, *Alice : Retour au Pays de la Folie*, 2011.
- DISNEY INTERACTIVE, *Alice au pays des merveilles*, 2010.

Musique

- AVRIL LAVIGNE, bande annonce du film *Alice in Wonderland*, 2010.
- TOM WAITS, *Alice*, 2002.
- INDOCHINE, album *Alice and June*, 2005.
- JEFFERSON AIRPLANE, *White Rabbit*, 1967.
- NATALIA KILLS, *Wonderland*, 2011.
- SAEZ, *Alice*, 2008.

Sites internet

- Blog de Lydia Flem : <http://lyflol.blog.lemonde.fr/>
- Site d'une revue culturelle qui dédie plusieurs articles à Lewis Carroll :
<http://www.larevuedesressources.org/-lewis-carroll,006-.html>
- Entretien retranscrit avec Lydia Flem :
<http://www.la-maison-du-cancer.com/magazine/le-bureau/biblioth-que/alice-de-l-autre-c-t-du-cancer>

ANNEXES

Voici quelques-unes des photographies qui sont à l'origine du roman de Lydia Flem, et dont certaines sont insérées à la fin du récit. Chacun de ces clichés est illustré par une phrase de Lydia Flem.



« La littérature permet d'échapper à la vie –celle qu'on croit, à tort, la vraie –pour en inventer une autre, bien plus exaltante. Il suffit de s'engouffrer dans les pages d'un livre comme Alice dans le terrier du Lapin Blanc pour que s'ouvre un monde inconnu...¹ »

¹ Flem, Lydia, *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils*, p.17-18. Cette photographie ne figure pas dans le roman de *La Reine Alice*, elle vient du blog de l'auteur.

« -Dinah, t'ai-je raconté qu'une Licorne m'avait offert un Attrape-Lumière ? ¹»



¹ Première photographie présente à la fin du roman de Lydia Flem.

« Comme vous êtes pâle, Alice ! dit le Blanc Lapin. Donnez-moi votre poignet, je vais prendre votre pouls... »



« -Non, ne me prenez rien, je vous en prie, je suis au bord du néant.¹ »

¹ Photographie présente dans le roman de Lydia Flem.

« Le sentiment heureux d'une dette infinie.¹ »



¹ Dernière photographie du roman de Lydia Flem.